

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

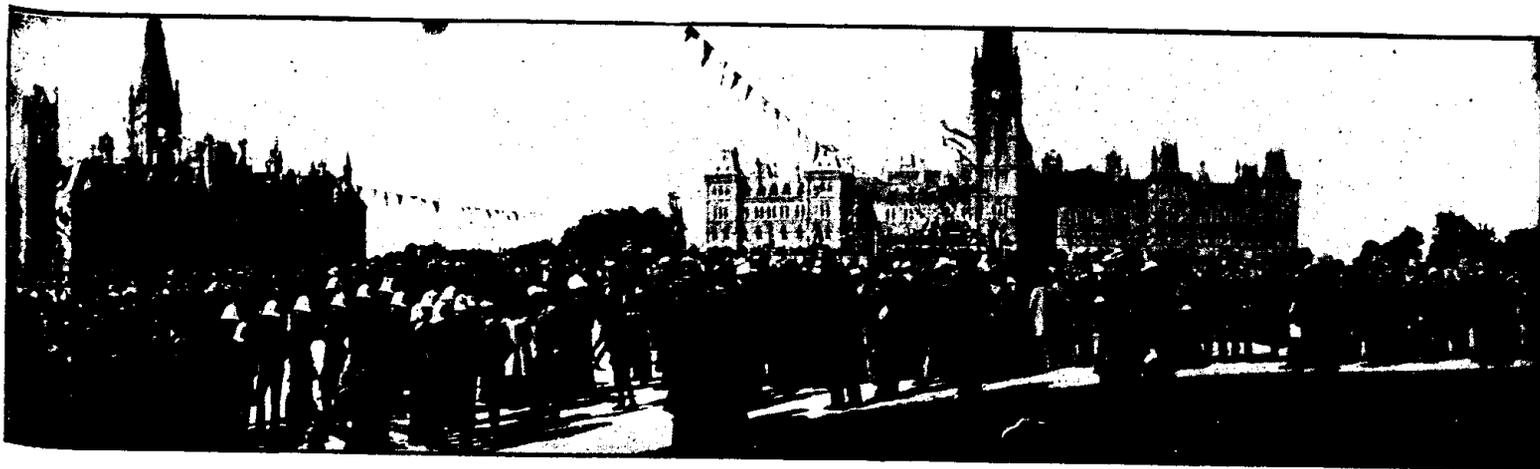
907

LE MONDE ILLUSTRÉ

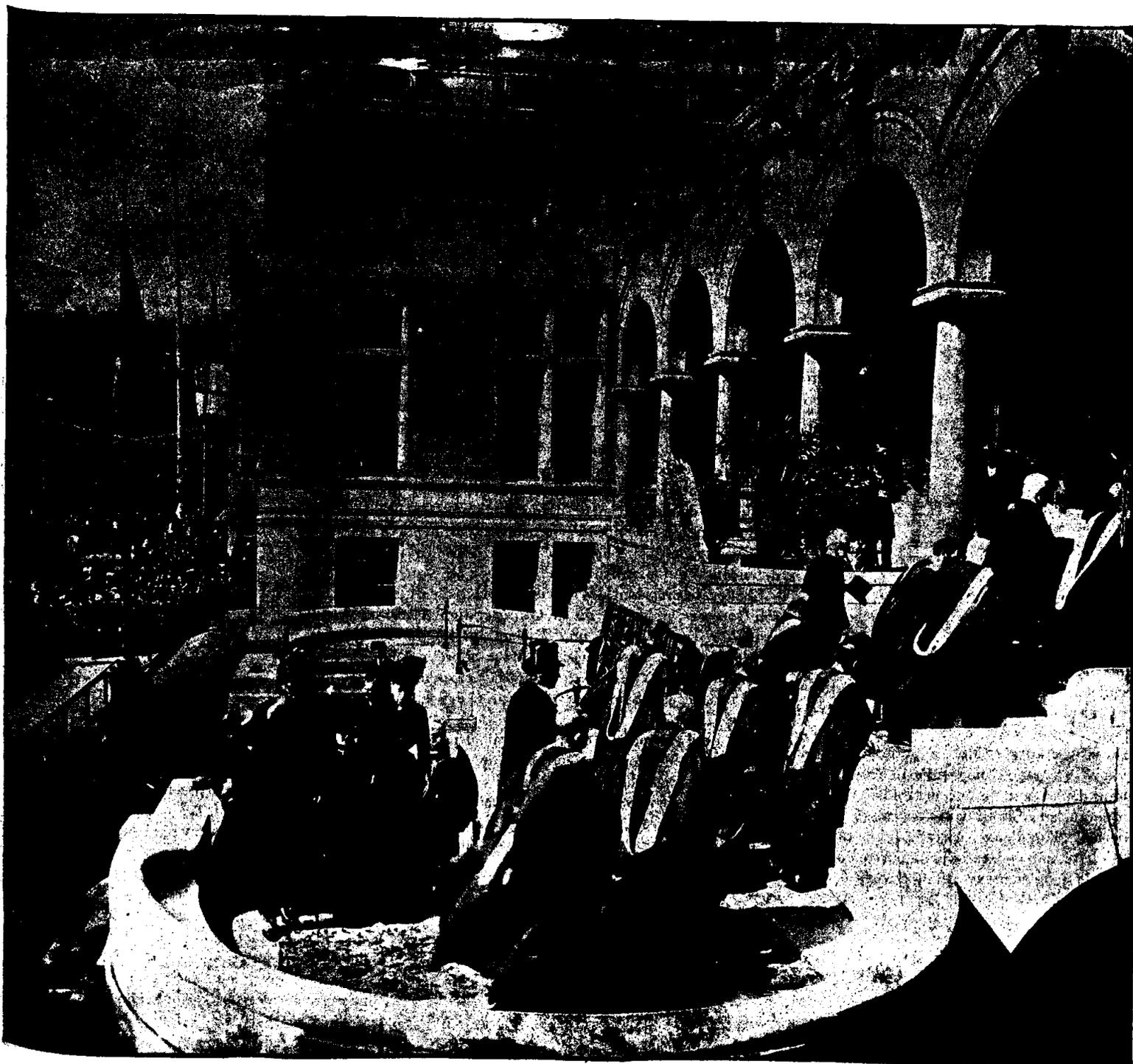
18^e ANNÉE.—No 910

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1901

5c LE No



OTTAWA. —La foule attendant le parti vice-royal pour le dévoilement de la statue de la Reine Victoria.—Photo Charron



LA RECEPTION DUCALE JA MONTREAL : L.L. A.A. R.R. entrant à l'Université Laval.—Photo J.-A. Dumas

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avoir avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Le malheureux Laplaine n'aurait pas été condamné à mort si seulement on eût pu le convaincre de folie, et pour tenter cette conviction son avocat a prouvé que le meurtrier croyait aux songes. Comme, sans aucun doute, parmi les douze pairs composant le jury il ne s'en trouvait peut-être pas un seul qui ne crût lui-même aux songes, le plaidoyer a été jugé piètre et insuffisant la preuve. Au reste, les aliénistes appelés en témoignage ont déclaré que les fous n'étaient pas les seuls à croire aux songes : ils auraient pu ajouter qu'il y avait aussi les imbéciles, les idiots, les toqués, les braques, les simples, les détraqués et autres spécimens au raisonnement déréglé. Mais les aliénistes n'ont voulu blesser personne.

Ces experts ont été bons diables, trop bons diables. Ils auraient, en effet, dû profiter de l'occasion qui rendait solennellement autoritaire leur parole pour donner une bonne leçon aux milliers de braves gens qui n'ont pas perdu un mot des comptes rendus de ce procès, qui vient de se terminer par une condamnation capitale.

La crédulité aux songes est une calamité ; trop d'actes s'accomplissent souvent au détriment du prochain, sinon de la patrie, sur le seul conseil des songes, sur le hasard de sommeils calmes ou agités. Depuis les premiers Grecs qui érigeaient en science l'onirocritie jusqu'à nos jours où les charlatans éditent des *Clef des Songes*, que de dupes, que de dupes ! De ce que l'Évangile nous rapporte que Dieu a envoyé, durant leur sommeil, des avertissements spéciaux à Jacob, à Moïse, à Joseph ou à la femme de Pilate ; de ce que l'histoire donne raison à la reine Athalie d'avoir, dans un horrible cauchemar, prévu sa déconfiture, et à Brutus d'avoir en dormant appréhendé la bataille des Philippes, ils ne s'ensuit parbleu pas que la moindre réclamation d'un estomac oppressé ou d'un cerveau mal endormi soit estimée un avertissement céleste ; il ne faut pas croire que Dieu passe ainsi son temps à s'occuper de nos petites affaires...

Vous rêvez aux ânes ? Mettez promptement de l'ordre dans vos affaires : l'âne est l'emblème du malheur. Autant d'ânes, autant de catastrophes.

Un chat encauchemarde-t-il votre sommeil ? Méfiez-vous de vos amis, l'un d'eux vous trahira bientôt.

Vous êtes le témoin endormi d'un meurtre de rêve ? Calmez-vous, le sang vous avertit que vous êtes en sûreté.

Songez-vous que vous allez être pendu ? Ne vous réveille pas ; au contraire roupillez plus calmement que jamais, c'est un heureux succès qui vous est indiqué...

Belzébuth crochisse ma plume si je blague, si les emblèmes que je rapporte ne se trouvent point dans la *Clef des Songes*.

Laplaine a sûrement dû rêver déjà d'échafaud, tout comme ont dû y songer désespérément les condamnés dont les noms sont évoqués par l'arrêt prononcé jeudi

dernier : et "l'heureux succès"—ou j'ai la berlue—est resté dans la *Clef des Songes*. Laplaine a dû aussi, en songe, revoir sa victime tombant sous son revolver, et la *Clef des Songes* lui annonce "de la sûreté..."

Soit, Laplaine est en sûreté. Admettez ainsi que la coïncidence, forcée tant qu'on le voudra, se produise une fois sur deux, cinquante sur cent. La proportion est-elle suffisante pour autoriser à tenir une *Clef des Songes* sous son oreiller et s'inquiéter toute la journée de ce qui doit suivre tel ou tel songe extravagant de la nuit dernière.

La physiologie moderne a clairement expliqué que les songes ne créent rien, ne produisent aucune illusion mais ne font que renvoyer à l'homme—et à la femme—ses propres impressions, grossies, diminuées, exactes ou dénaturées, selon l'imagination saine ou surexcitée du dormeur.

Il y a vraiment de par la vie trop d'empêchements au sommeil pour qu'il soit raisonnable d'en rechercher de nouveaux dans les songes. Dormons donc tranquilles, et cessons surtout de nous montrer ridicules en entretenant notre parenté, nos amis et nos voisins de ces songes dont la plupart sont aussi creux que les têtes d'où ils germent.

. La dispensation des titres honorifiques n'est pas une petite affaire à qui en a le contrôle. Sir Wilfrid Laurier refuse de dire *mea culpa* au désappointement des maires canadiens-français qui n'ont pas été décorés. Ceux-ci recherchent les responsabilités, et toute une guerre s'annonce au Parlement canadien.

En France, c'est la même chose. Le général Davoust, grand chancelier de la Légion d'honneur, a été dégomme pour n'avoir pas approuvé la décoration de certains bonshommes.

Ces bouts de rubans !... Pour eux les femmes vivent, pour eux les hommes meurent. Le monde tient à un bout de ruban.

Et la couleur de ce bout de ruban qui tient le monde ?... Cela dépend des jours.

. La statistique nous montrera bientôt combien de millions ont été perdus, combien de foyers ont pleuré, combien de familles ont eu faim par la grève des ouvriers des aciéries américaines, qui vient de se terminer.

Ne pouvant rien obtenir, les ouvriers sont retournés à l'atelier pour ne pas voir plus longtemps souffrir leurs familles. Les meneurs, qui avaient garanti le bien-être à ceux qui se mettraient en grève, se renvoient maintenant la balle, balle gonflée de la vengeance et du ressentiment d'une centaine de mille malheureux qui ont inutilement souffert, balle qui va crever entre les mains de l'un de ces *présidents* qui se défendent à qui mieux mieux de la faillite de la grève.

Shaffer, le président des grévistes, accuse de trahison Gompers, président de la Confédération Américaine du Travail, ainsi que Michel, président de l'Union des Mineurs d'Amérique. Ceux-ci prétendent naturellement qu'au contraire ils ont fait ce qu'ils ont pu et ils mettent Shaffer au défi de prouver ses accusations.

Quoi qu'il en soit, les ouvriers feraient pas mal de s'enquérir et de donner, pour l'avenir, un salutaire exemple aux chefs ouvriers qui, sous prétexte de se dépenser au service de la fraternité laborieuse et de prendre ses intérêts, se liguient trop souvent avec le capital.

. On annonce d'Ottawa que la picote vient de faire son apparition dans le bureau des recenseurs.

Rien à craindre si ces messieurs prennent la picote aussi mal qu'ils ont pris le recensement.

HENRY D'ELS.

La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise ; c'est dans les yeux qu'elle est écrite. —MME COTTIN.

SUBLIMES MISSIONS

A Antonio Pelletier.

LE PRÊTRE

Quand le flot des humains s'augmente d'un mortel,
A le donner à Dieu sa famille m'invite ;
Pour qu'il ne porte plus le signe originel
Je lui donne son nom en versant l'eau bénite.

LE MÉDECIN

Parfois, ce petit être en naissant doit mourir ;
A peine reçoit-il quelque souffle de vie.
Les anges ont un frère et le ciel peut s'ouvrir
Si je touche l'enfant de l'eau qui sanctifie.

LE PRÊTRE

A l'âme déchirée au feu des passions,
Aux griffes du remords, aux morsures du doute,
Je parle de la croix ; mes exhortations
Du bonheur temporel illuminent sa route.

LE MÉDECIN

Ma science permet d'apporter des douceurs
Au malade brisé par le mal qui ravage,
Son sombre désespoir fuit avec ses douleurs :
Dans la santé du corps l'âme reprend courage.

LE PRÊTRE

Le cœur du renégat se lasse de l'effroi
Des saintes vérités qu'en jurant il rejette ;
Quand il veut revenir au calme de la foi,
Je lave du pardon les erreurs qu'il regrette.

LE MÉDECIN

Il est des moribonds qui ne peuvent souffrir
Les paroles de paix et l'approche du prêtre :
Je captive leur cœur. Parfois, le repentir
Fleurit de l'amitié qu'envers moi je fais naitre.

LE PRÊTRE

Quand pour voler au ciel l'âme prenant l'essor
Meurt de son adieu les facultés mourantes,
J'amoindris les douleurs des affres de la mort
En humectant les sens d'onctions consolantes.

LE MÉDECIN

La mort garde secret l'instant qu'elle choisit,
Son triomphe est si prompt sur ceux qu'elle réclame
Que souvent je suis seul quand le corps se raidit ;
J'implore du Très-Haut le bonheur pour cette âme.

ADÉLARD CORSIN, E.E.M.

Montréal, septembre 1901.

SUR UNE FEUILLE

A mon ami

Elle était là, gisant sur le tapis, toute menue comme une aile d'oiseau-mouche, pauvre petite feuille ; brutalement détachée par un vent précurseur d'automne, et tombée du vêtement d'un aimable visiteur qui l'avait recueillie à son insu...

Je la garde précieusement, et la regarde comme un présage de bonheur venant consolider les liens encore fragiles d'une amitié naissante, que je voudrais durable.

O toi, mignonne qui reçus les tièdes caresses du printemps avec les baisers brillants de l'été ; toi que l'aurore vit brillante de rosée et que berçait le zéphyr des beaux soirs, faut-il hélas ! qu'un premier frisson d'automne te voie déjà expirante, et précédant la fin des beaux jours que l'on regrette et qui nous échappent un à un comme les perles d'un collier qui se brise ?...

Es-tu donc pour moi le triste emblème de ces amitiés frivoles qu'un mot fait éclore et qu'un rien fait mourir ?... Veux-tu me rappeler celles-là qui tour à tour passent et renaissent, ne vivant chacune que "l'espace d'un matin" ?...

Es-tu plutôt le doux symbole de celles qui cherchent un refuge, que le respect concentre et qu'un empire ne saurait ébranler ?... Es-tu de celles, enfin, qui jettent sur toute la vie un de ces ineffables rayons de bonheur, qui réchauffent lorsqu'on a froid au cœur, comme un vivifiant soleil venant boire les larmes des fleurettes en pleurs, après un jour d'orage ?...

Je veux croire à celles-ci et repousse celles-là, qui ne sauraient germer dans une âme d'élite.

Ainsi, ô chère petite feuille ! tandis que tendrement je coucherai sur un lit de satin bleu ta frêle dépouille, je me rappellerai encore les suaves impressions d'une amitié nouvelle. Amitié enchanteresse, toute pleine d'harmonieux murmures ! —VIOLETTE.

C'est sur
sincère pa
aujourd'hu
publiant so
M. l'abb
chanoine c
vicaire gén
presque su
20 septemb
même tem
apôtre au z
faisait son
le mardi 2
tous ses pa
tuent une
témoignage
moire.
Né à Sai
feu le chan
vième ann
remplie.
Sorel, puis
et enfin vic

ans, il lais
vaux et le
sa demand
gagné, feu
nomma cu
chanoine
honoraire.
Lors de
celles ins
vénére dé
titres et
voix que M
l'autre jou
La mém
parmi ses
s'organise
lui, au cer
sollicité d
monumen
pierre, av
vives.

A cause
a fournies
nous avon
voyage, de
cette publi

FEU LE CHANOINE GRAVEL

C'est sur la tombe d'un homme de bien et d'un sincère patriote que LE MONDE ILLUSTRÉ apporte aujourd'hui le tribut sincère de ses hommages, en publiant son portrait.

M. l'abbé Joseph-Alphonse Gravel, curé de Belœil, chanoine de la cathédrale de Saint-Hyacinthe et vicaire général honoraire du même diocèse, est décédé presque subitement, en son presbytère, vendredi le 20 septembre dernier. Ce prêtre distingué était, en même temps qu'un homme du monde accompli, un apôtre au zèle ardent et éclairé. Le bel éloge qu'en faisait son évêque, Mgr Decelles, lors des funérailles, le mardi 24 septembre, et la douleur profonde de tous ses paroissiens et de ses nombreux amis, constituent une suffisante attestation de la justesse du témoignage que nous nous plaisons à rendre à sa mémoire.

Né à Saint-Antoine, comté de Verchères, en 1843, feu le chanoine Gravel était dans la cinquante-neuvième année de son âge. Sa carrière fut des mieux remplies. Successivement directeur du collège de Sorel, puis curé de la cathédrale, à Saint-Hyacinthe, et enfin vicaire-général actif pendant près de quinze



Photo Laprés & Lavergne

ans, il laissa partout des traces durables de ses travaux et le meilleur souvenir. C'est en 1893 que, sur sa demande expresse, pour lui accorder un repos bien gagné, feu Mgr Moreau, de regrettée mémoire, le nomma curé de Belœil, en lui conservant ses titres de chanoine au chapitre diocésain, et vicaire général honoraire.

Lors de son accession au trône épiscopal, Mgr Decelles insista, contre la modestie bien connue du vénéré défunt, pour le maintenir dans les mêmes titres et qualités—et c'est avec des larmes dans la voix que Monseigneur de Saint-Hyacinthe rappelait, l'autre jour, l'édifiant incident.

La mémoire d'un tel personnage mérite de vivre parmi ses compatriotes. Déjà ses paroissiens éplorés s'organisent pour lui élever un monument digne de lui, au centre du cimetière paroissial, où il a lui-même sollicité d'aller dormir son dernier sommeil. A ce monument LE MONDE ILLUSTRÉ apporte ici son humble pierre, avec l'expression de ces condoléances bien vives.

AMÉDÉE DENAULT.

REMIS

A cause de la multiplicité des illustrations que nous avons fournies le passage du duc et de la duchesse d'York, nous avons dû suspendre la publication des notes *En voyage*, de M. le Dr Jéhin-Prume. Nous reprendrons cette publication dans la semaine du 14 octobre.

ÇA ET LÀ

Dans un récent congrès tenu à Londres, s'est agitée la grande question de la tuberculose. Jamais, paraît-il, aucun fléau, dans aucun temps, ne fit autant de ravages que celui-là. Si son caractère d'épidémie échappe à l'attention publique, c'est que la mort qu'il occasionne est lente et pour ainsi dire progressive.

On a cru longtemps que la tuberculose était héréditaire. Sans être affirmatifs, les travaux du congrès inclinent vers une conclusion rassurante. La tuberculose est endémique ; elle se propage par l'air et non par hérédité. Si l'enfant d'un tuberculeux se trouve dans les mêmes mauvaises conditions d'hygiène ou d'existence que son père, il montrera bientôt des symptômes de tuberculose, non point parce qu'il est l'enfant de tel père, mais parce que sa constitution se comportera par sa ressemblance, vis-à-vis de la contagion tuberculeuse, comme s'est comportée celle de son père. Si, au contraire, il est placé en meilleures conditions, il a autant de chances qu'un autre d'échapper à l'épidémie. Un médecin de New-York, M. Maxon King, va même jusqu'à croire qu'il a plus de chances qu'un autre, le fait même d'avoir des ascendants tuberculeux l'ayant immunisé à la façon d'un vaccin.

Voilà qui renverse les opinions alarmantes ayant eu cours jusqu'à présent et qui donne une recrudescence d'utilité aux principes d'hygiène.

* *

Le président MacKinley a toujours été cité comme le plus tendre, le plus dévoué des maris. Son mariage a été le couronnement naturel d'un gracieux roman d'amour, qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler, en ce moment où toutes les sympathies du monde civilisé vont à la victime de l'attentat de Buffalo et à sa vaillante compagne.

Le major MacKinley venait de rentrer à Canton, (Ohio), après la fin de la guerre civile. Très pieux, il se chargea de faire l'école du dimanche, à l'église méthodiste. Il eut occasion, plus d'une fois, de rencontrer miss Ida Saxton, qui s'occupait de l'école du dimanche pour la secte presbytérienne. Très souvent l'officier et la jeune fille revenaient ensemble de leurs deux écoles, jusqu'à la bifurcation des routes menant dans leurs deux homes.

Un jour, au moment de se séparer, le futur président prit les mains de la jolie Ida :

—Je suis las de ces séparations renouvelées chaque dimanche, lui dit-il, avec un petit air de malice. A quoi bon nous en aller toujours ainsi, chacun de notre côté ? Il me semble qu'il vaudrait mieux, pour nous, suivre à l'avenir ensemble la même route.

—C'est bien ce qui me paraît, en effet, le plus sage, répondit à son tour la jeune fille, en rougissant...

Et ainsi fut scellé le pacte de leurs fiançailles, qu'un heureux mariage ne tarda pas à suivre, en janvier 1871.

* *

Le jour de l'enterrement de Mme Kruger, à Prétoria, toute l'armée britannique et tous les administrateurs militaires se sont promenés dans le parc Burger, sorte de vaste jardin public, pendant que la musique des fusiliers du Northumberland faisait entendre les plus gais morceaux de son répertoire. Pas un officier anglais, pas même le bourgmestre en fonctions ne s'est montré aux funérailles. Bien plus, à peine enlevé le cercueil de la pauvre femme, des soldats sont entrés dans la maison pour fouiller tous les coins et recoins et en chasser la famille encore pleurante de la perte cruelle...

Je ne veux pas me laisser entraîner par une indignation bien naturelle et qui me ferait englober une nation tout entière dans les sentiments que m'inspire l'acte d'une armée d'invasion. Je comprends que des soldats depuis deux ans en campagne, continuellement aux prises avec un ennemi redoutable et héroïque, puissent avoir perdu quelque peu des sentiments généreux qui sont l'honneur et la consolation de l'humanité. Mais enfin, ces soldats ont des chefs, et ces chefs ne devraient pas oublier qu'ils sont des hommes.

Se souvient-on des termes émus dont le vieux Kruger salua, l'an dernier, la maladie et la mort de la reine Victoria ?

Je ne sais pas de contraste plus saisissant que de voir, d'un côté, l'attitude digne, réservée et profondément humaine du président proscrit, devant la souveraine qui avait signé l'ordre de mobilisation contre son peuple, et d'autre part, l'allure vraiment cynique de soldats et de délégués anglais en face de la bière de l'humble et douloureuse compagne de l'exilé...

* *

Au premier abord, la ligue contre le mal de mer, paraît bizarre. Pour désagréable qu'il soit, le mal de mer ne semble pas rentrer dans la catégorie de ces périls sociaux ou de ces menaces générales contre les quels une levée de boucliers s'impose.

Eh bien, il ne faut pas parler si vite ; ce serait perdre l'occasion de se taire.

Le mal de mer est un des plus sérieux obstacles à notre expansion coloniale, et c'est à ce titre que s'en préoccupe justement la Société de Géographie.

Tandis que l'Anglais voyage avec la facilité et la rapidité d'un boulet de canon, cela pour s'enrichir, que l'Allemand, malgré ses ballades sentimentales sur sa terre à myosotis, boucle volontiers sa valise pour fuir la misère d'un sol trop encombré, le Français ne peut se décider à quitter son pays, qu'il "débîne" volontiers pourtant, ses usages dont il dit pis que prendre, ses horizons dont il se prétend sans cesse lassé. Le Français aime la France d'un amour fidèle, car il ne lui demande même pas de le rendre heureux, de le nourrir suffisamment. Et c'est ainsi que les groupes s'étiolent et les populations se raréfient.

Pendant ce temps, nos Anglais prospèrent dans des colonies dont la France a souvent tracé le chemin.

Tous les efforts des économistes tendent donc à développer l'instinct colonisateur, qui fait la force de la race saxonne et que les races latines ont depuis longtemps perdu. On aide les colons, d'abord, par tous les moyens pécuniaires ; concessions, provisions de graines ou de plants, fournitures d'instruments aratoires, protection matérielle et morale. Il va sans dire que les entreprises de locomotion par terre et par eau ont, à leurs cahiers de charges, le transport exonéré des émigrants. Toutefois, il est encore un obstacle, un simple "cheveu", mais qui tient bon et en décourage beaucoup : l'affreux mal de mer qui d'un luron solide, fanfaron du départ, fait, en quelques heures, une chiffre pantelante et découragée.

Une ligue s'est donc formée pour combattre le mal de mer. D'où vient-il ? Qui le cause ? On ne sait au juste. Le roulis ? Le tangage ? Le ressac ? Un peu tout cela, mais pas toujours, puisqu'il y a des passagers novices qui n'en sont pas atteints.

Comme pour triompher d'un effet, il faut connaître sa cause, la ligue procède par questionnaires et envoi, à toute personne lui en faisant la demande parce qu'elle a éprouvé le mal de mer, une série de questions destinées à fixer les circonstances dans lesquelles s'est produit ce désagréable malaise et à éclairer sur l'âge, le tempérament, les habitudes de la personne atteinte.

De tous ces renseignements divers on espère tirer la moyenne, c'est-à-dire la formule de guérison.

AU MONUMENT NATIONAL

L'ouverture de ce théâtre select, a eu lieu lundi, 30 septembre. Il y a représentations tous les soirs, et matinées, mardi, jeudi et samedi. Une foule considérable s'y est donné rendez-vous.

Veux-tu que le travail ne t'ennuie pas ? Pense que tu fais plaisir à quelqu'un.

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.—LA CHAUSSÉE.

C'est le propre des saints de se refuser quelquefois ce qui est permis, pour éviter d'autant plus facilement ce qui ne l'est pas.—SAINT GREGOIRE LE GRAND

Idylle sur la plage

(Suite)

En un clin d'œil, le yacht fut délivré de ses amarres, et comme un coursier sous l'éperon qui l'aiguillonne, il s'élança de toute la force de ses machines.

Déjà, l'île aux Pins n'apparaissait plus au regard que comme une masse bleuâtre, tranchant insensiblement sur le bas du firmament, qui semblait lui tenir lieu de fond de scène.

Le calme était apparemment rétabli parmi les passagers du *Royal* et l'on commençait à chuchoter que, par bonheur, les marins s'étaient trompés dans leurs observations, lorsque, de même qu'un frisson parcourant les membres d'un patient au contact du scalpel qui pénètre dans ses chairs, une ride courut sur l'onde dont les entrailles commençaient à ressentir les effets de la violente secousse qui allait la bouleverser. Comme le lointain rugissement du lion dans le désert, un sourd grondement de tonnerre vint mourir aux oreilles des excursionnistes. Peu à peu, de même que la lumière, en un jour d'appréts funéraires, graduellement disparaît sous les tentures ornant le chœur d'une cathédrale, les derniers vestiges du crépuscule s'obscurcissent, et comme une chaîne de rochers noirs sous l'injure du temps, de gros nuages s'entassaient dans l'espace, profilant leur ombre gigantesque jusque sur les flots, qui commençaient à se soulever, à la façon d'un boa ondulant vers une proie. Déjà c'était la nuit, avant la fin du jour.

— Larguez les voiles, commanda au brave Noël M. Paul, passant à la roue du gouvernail.

Soudain, une traînée de feu sillonna l'air, un formidable éclat de la foudre ébranla la nature, et l'haleine de l'ouragan imprima à la mer d'horribles convulsions. Avec un sang-froid dénotant une grande familiarité avec les colères de l'océan, notre héros s'efforçait de rassurer les hôtes du *Royal*, que la terreur affolait. Néanmoins, jugeant le moment venu, il ordonna au vieux marin de distribuer les ceintures de sauvetage.

A peine celui-ci avait-il terminé l'office dont il venait d'être chargé, qu'un sifflement aigu, pareil à une cacophonie infernale, sembla surgir du fond de l'abîme. C'était la tempête dans toute son horreur ! A ce moment, Eglantine, qui s'était levée pour céder plus d'espace à une de ses voisines, perdit l'équilibre et roula pardessus bord !

M. Paul, qui avait aperçu le mouvement de l'infortunée jeune fille, se leva à son tour. Il allait se précipiter à l'eau, lorsque le mât du *Royal*, s'étant rompu, vint le frapper au front ! Privé de sens, il s'affaissa lourdement sur le pont du petit navire.

Au même instant, sur le sommet d'une vague, apparut la blanche silhouette d'Eglantine qui, dans une prière pleine d'espérance, en appelait de son salut à l'amour d'Edouard Paul.

Commandant de Lévis, criait-elle, sauvez votre future femme !

Appel suprême et vain. Avant qu'il fût possible de porter secours à la naufragée, le yacht était déjà loin, et demeurait rebelle à la manœuvre. Ballotté en tous sens, après deux heures d'une lutte désespérée, il fut jeté à la côte.

Par un de ces phénomènes atmosphériques dont seuls les savants peuvent résoudre le problème, les éléments s'apaisèrent subitement. On eut dit que la mer, ne convoitant qu'une seule proie, avait choisie celle dont l'anéantissement devait faire crouler tant de bonheur. Ou peut-être, la traîtresse, prise de remords, n'avait-elle pas osé consommer son forfait. Cette hypothèse nous paraît la plus juste, en vue des faits qui suivent.

Eglantine, grâce à la ceinture de sauvetage dont l'avait pourvue le matelot, bien qu'évanouie depuis longtemps, n'avait pas cessé de flotter sur les vagues et vivait encore au moment où, du haut de la mâture d'un voilier, *Le Boucanier*, se rendant en France, la vigie l'avait aperçue. Faire machine en arrière, descendre une chaloupe à la mer fut, pour les hardis

marins, l'affaire de quelques instants, et au même moment où René de Lévis, privé de sens, était transporté à l'hôtel Du Cap, le corps de sa gracieuse amie reposait sur une couche moelleuse à bord du navire.

Ce naufrage étant, pour les sauveteurs, un mystère que seule la victime aurait pu expliquer, M. Bernard, le vaillant capitaine du vaisseau français, comprit qu'il n'avait qu'à filer de l'avant, comptant sur le réveil de son hôte pour l'aider à revoir ses foyers.

Par un heureux hasard, Mme Bernard accompagnait son mari ; ce fût avec la sollicitude d'une mère qu'elle s'installa au chevet de l'orpheline.

Après un examen des plus munitieux, le Dr Lamanche, médecin du bord, déclara que le cas de la jeune fille n'inspirait aucune crainte, qu'elle était dans un état comateux devant durer quatre ou cinq jours.

Le savant praticien avait diagnostiqué juste. Cinq jours après son sauvetage, la malade entrouvrait les yeux à la lumière. Le Dr Lamanche ayant mis à son service tous les secours de l'art, n'avait cessé, durant son sommeil, de la fortifier à l'aide de moyens extraordinaires, de sorte qu'elle put se lever et faire le récit de son malheur. Mme Bernard l'avait doucement amenée à raconter sa vie. Cependant, ayant acquis la certitude qu'elle allait bientôt mettre le pied sur le sol français, Eglantine avait délibérément omis l'exposé de son court roman d'amour, ne se croyant pas le droit, dans sa délicatesse innée, de mêler le nom du commandant de Lévis à ses aventures.

Eglantine du Bauval (tel était bien le nom de notre héroïne), était de descendance française ; ses ancêtres avaient pour ainsi dire, assisté à la naissance du Canada, et payèrent de leur sang l'amour qu'ils avaient voué à leur seconde Patrie. Son père M. Louis du Bauval, célèbre jurisconsulte, qui avait fait sa marque au barreau, était descendu prématurément dans la tombe. Sa veuve ne lui survécut pas longtemps et mourut dans les bras de son enfant, qui, à cette époque, était à peine âgée de dix ans. Un certain avoir lui permit de faire de brillantes études chez les Dames Ursulines de Québec, auxquelles elle devait les grâces de son esprit et sa haute éducation. Depuis, ayant épuisé ses ressources, elle vivait de son travail, c'est ainsi que nous l'avons rencontrée sur la plage de D...

De plus en plus touchée de son malheur, Mme Bernard lui offrit généreusement l'hospitalité de sa maison, l'assurant d'un amour égal à celui qu'elle aurait éprouvé pour sa fille, si le ciel l'eût favorisée de la naissance d'un prodige de beauté et de vertu semblable à Mlle du Bauval.

La jeune fille, ayant accepté avec beaucoup de reconnaissance l'offre d'un aussi grand cœur, ce fut dans des circonstances relativement heureuses que, dix jours après son naufrage, arrivant en France, elle rentra à Paris.

* *

René de Lévis, grâce à sa forte constitution, dès le lendemain du sinistre, recouvrait partiellement ses sens. Cependant, le médecin ayant jugé le cas grave, lui enjoignit de s'abstenir de toute conversation qui fût de nature à lui causer des émotions trop vives, dans l'état de fièvre où il se trouvait.

Néanmoins, cette recommandation eut été bien inutile, si le vieux marin eût consenti à devenir son complice. C'était invariablement la même réponse de la part de Noël, lorsque René de Lévis le pria de l'aider à ressaisir ses souvenirs, de lui faire en entier le récit du naufrage d'Eglantine.

— Commandant, le médecin ne veut pas que nous parlions, ni vous ni moi. Attendez à plus tard, nous traiterons de ces tristes choses.

Inutile de dire que les jours qui suivirent ce terrible malheur furent, pour les habitants de la plage de D..., une période de deuil ; personne d'entre eux n'avait été témoin où avait appris le sauvetage de la jeune fille, il n'y avait donc pas à douter qu'elle fût à tout jamais ensevelie sous les flots. Dans la mort, les vertus de son âme étaient devenues plus transparentes, même aux yeux de celles qui, n'ayant plus raison de craindre sa rivalité, con-

saient à son souvenir l'hommage de leur louange, de leur regret.

René de Lévis se remettait lentement ; le médecin l'avait relevé de sa consigne. Vingt fois depuis, il s'était fait raconter les dernières phases du drame qui avait amené le trépas de sa fiancée, vingt fois il avait obtenu de son fidèle serviteur le serment de son impuissance à ravir aux flots la proie que la mer allait engloutir.

Sa douleur était telle qu'il nous est impossible de la décrire ; il était tombé dans un état de prostration alarmant, dont son médecin désespérait de triompher. Le vieux Noël, de son côté, devenait de plus en plus soucieux de l'état de son commandant. En vain s'acharnait-il à la poursuite d'une idée, d'une inspiration, pouvant l'aider à tirer celui-ci de sa torpeur.

Un mois après les tristes événements que nous avons racontés, notre héros, qui entrait en convalescence, accompagné de son serviteur, tristement marchait sur le rivage.

— Mon commandant, fit tout à coup Noël, n'avez-vous jamais ouï dire que, parfois, la mer rendait des cadavres vivants ?... Qu'est-ce qui peut nous empêcher de croire que la Providence ait permis un semblable miracle en notre faveur. Oh ! j'ai jacassé un peu de ces choses là, dans le temps, aux gens d'en haut. Je ne vous cache pas, commandant, que j'ai promis d'être plus poli à leur endroit s'ils consentaient à amadouer un peu leur vieille sorcière de mer, et sauver Mlle Eglantine. Comme je n'ai pas l'habitude d'importuner ce saint monde, m'est avis que, si on se remontrait un brin le moral, nous pourrions bientôt filer et qui sait ?... qui sait... si nous ne pourrions pas découvrir la preuve de l'efficacité de la prière d'un vieux loup de mer ?

Cette expression de foi naïve mit un sourire aux lèvres de son maître, qui partageait un tant soit peu l'espoir du marin.

— Tu as peut-être raison, mon brave Noël, d'ailleurs sitôt que mes forces me le permettront, nous retournerons dans notre pays.

Quinze jours plus tard, en compagnie de son fidèle matelot, René de Lévis prenait congé du reste des hôtes de la plage. Bon nombre étaient retournés au sein des villes, la villégiature tirait à sa fin. Avant de quitter l'hôtel Du Cap, le commandant pria le propriétaire de vouloir bien accepter son yacht, en mémoire du drame dans lequel le *Royal* avait joué un si grand rôle. Après un adieu aux lieux qui lui rappelaient à la fois d'heureux et de tristes souvenirs, notre héros quitta définitivement le village de D...

Deux jours plus tard, il s'embarquait, à New-York, en route pour la France.

* *

Bien que Mme Bernard eût pour Eglantine les égards et l'amour d'une mère, la pauvre ne laissait pas que de couler des jours sombres sous le toit de sa protectrice ; sa pensée se reportait, sans cesse, vers le Canada ; son âme demeurait dans un état de perplexité continuelle. Qu'était-il advenu de René ; partageait-il un sort semblable au sien ? avait-il été sauvé ? Peut-être gisait-il sur un lit de douleur, agonisant des suites de blessures mortelles ? Il était si intrépide que sa bravoure avait dû le porter à des actes de sublime héroïsme.

Si du moins elle eût osé confier à Mme Bernard la douleur qui lacérait son cœur. Mais non, elle s'était juré de se taire, sa foi était sacrée !...

Cependant, n'était-elle pas autorisée à révéler son existence à René ?... Elle lui écrivit donc une longue lettre, qu'à tout hasard elle adressa à D... La jeune fille racontait au commandant ce qui s'était passé depuis leur cruelle séparation, l'informant de son séjour à Paris, de son ennui, de ses souffrances morales.

* *

Mme Bernard n'avait pas tardé à deviner qu'un chagrin, dont elle ignorait la cause, exerçait de pénibles ravages dans l'âme de sa protégée. Après une consultation entre elle, son mari et le médecin de la fa-

mille, il fu
guerait M
l'Orient.

La fortu
pouvait, s

La prop
pensa bien
mais si ell
quer de re
retrouver.

Quelqu
taient la c
mois.

Le com
rendit à se
honneurs
pos, il se
en outre l
Personne

mille, il fut décidé que la vaillante femme accompagnerait Mlle du Bauval dans un voyage à travers l'Orient.

La fortune du capitaine était modeste, cependant il pouvait, sans gêne, pourvoir à de telles dépenses.

La proposition parut agréable à Eglantine ; elle pensa bien à la lettre qu'elle avait adressée à René, mais si elle lui revenant, comme il ne pouvait manquer de revenir à Paris, le Ciel saurait bien les faire retrouver.

Quelques jours plus tard, les deux femmes quittaient la capitale de la France pour une absence de six mois.

Le commandant de Lévis, de retour à Paris, se rendit à ses quartiers généraux, où il fut reçu avec les honneurs de son rang. Après quelques jours de repos, il se mit au travail avec une ardeur qui dénotait en outre l'amour du devoir, le besoin de se distraire. Personne ne connaissait le malheur qui l'avait frappé,

A-T-IL UN SABRE

Un général s'ennuyait dans son hôtel.

Il était un jour à sa fenêtre et regardait circuler les gens. Tout à coup il voit venir un de ses officiers qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef !...

— Ah ! s'écrie-t-il, enchanté, voilà un lieutenant qui va me divertir. Dix minutes d'interrogatoire et un mois d'arrêts. C'est toujours autant de passé.

Cependant le lieutenant approchait sans défiance.

Lorsqu'il fut à portée de la voix.

Hé ! montez donc ici, monsieur, tout de suite.

L'officier leva la tête et aperçut son supérieur. En même temps il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle position il allait se trouver.

Par malheur, il n'y avait pas à revenir sur ses pas :

rappelle maintenant : des nouvelles de votre famille... Comment se porte votre père ?

— S'il pouvait connaître votre sollicitude à son égard il serait flatté mon général, par malheur il y a vingt ans qu'il est mort.

Le général considéra le lieutenant avec une mine tout ébahie.

— De sorte continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Ma foi non, répondit le général. Seulement ne sortez jamais sans sabre, car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour un mois, si vous n'aviez pas eu cette arme.

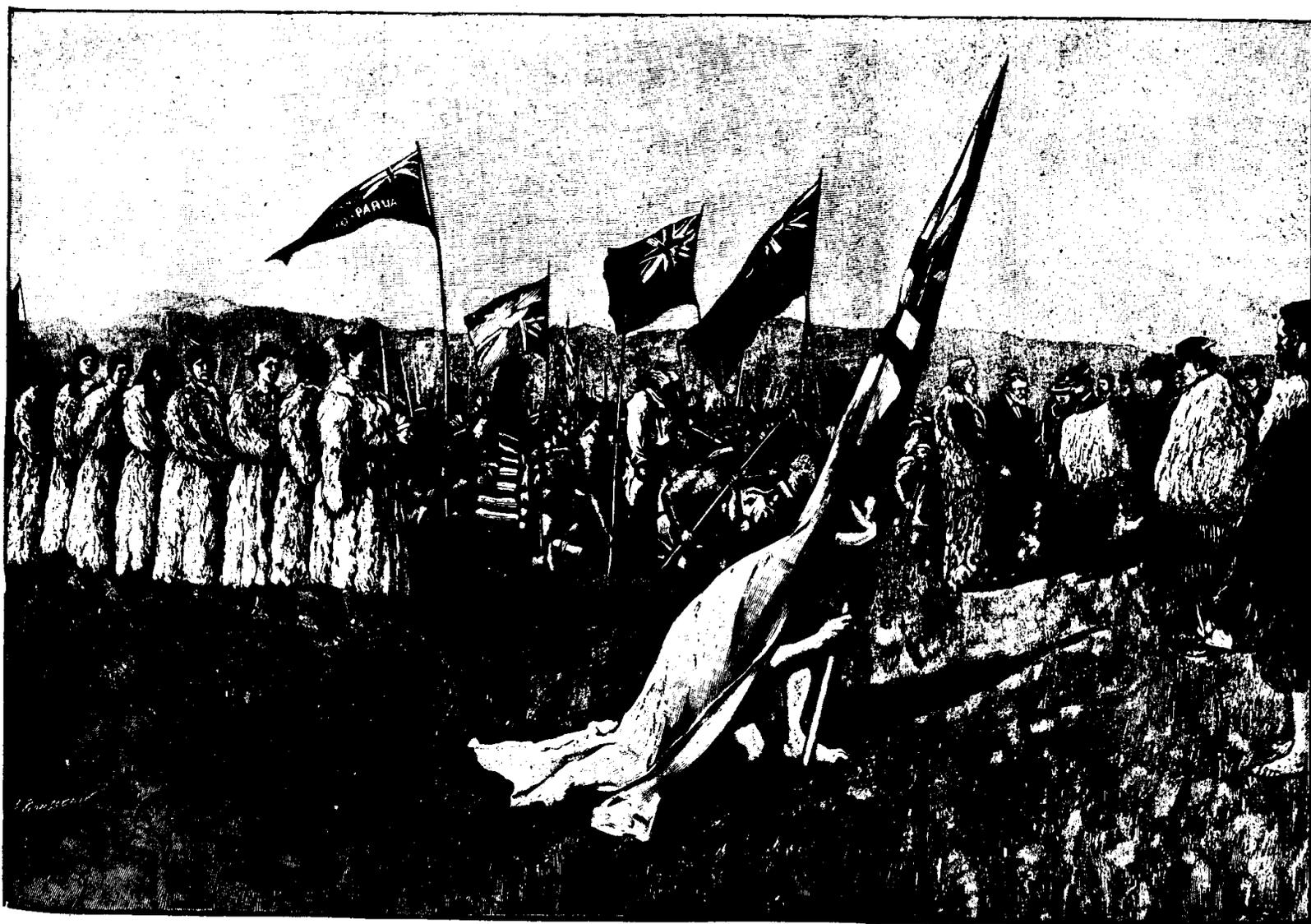
— Peste, je m'en garderais bien ; aussi voyez !

Et le jeune homme montra audacieusement la latte qui pendait à son côté.

— Oui, oui, je vois mon cher, allez !

L'officier s'empressa de profiter de la permission.

Il salua le général, quitta le salon ; et en repassant



NOUVELLE-ZELANDE.—Réception du duc d'York et de la duchesse par les Maoris

au Canada, lui-même ne crut pas devoir en faire le récit, c'eût été, lui semblait-il, profaner sa douleur.

Peu de temps après son arrivée, René fit venir à lui son serviteur Noël.

— Mon ami, dit-il, je me suis intéressé auprès du ministre de la Marine. J'ai obtenu pour toi le grade de lieutenant, et je n'ai pas de doute que tu sauras demeurer à la hauteur de la confiance que tu as inspirée. Entre temps, n'oublie pas, mon brave, que si la mer a fait grâce de la vie à Mlle Eglantine, Paris est un centre où se portent grand nombre de courants, où l'oreille se dresse à bien des échos.

— Commandant, mon entière vigilance est acquise à la noble cause que j'ai l'honneur de servir. Je ne cesserai de m'enquérir du sort de votre fiancée qu'après avoir vu son bonheur assuré ou son malheur confirmé.

Ayant remercié son chef de la faveur dont il venait de l'honorer, le vieux marin se retira, glorieux de ses nouvelles prérogatives. — WILFRID LOCAT.

La fin au prochain numéro

il avait été vu désarmé et il fallait qu'il affrontât l'orage...

La figure du général était radieuse.

Il se frottait les mains en homme qui a trouvé occasion de se distraire.

Le lieutenant prend son parti. Il pénètre dans le logis de son chef, et, en traversant l'antichambre, avise un sabre d'ordonnance appendu à la muraille.

— Ah ! dit-il voici bien mon affaire.

Il décroche le sabre et le met à sa ceinture.

Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur et, s'arrêtant à la porte :

— Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler ?

— Oui, je voulais vous demander...

Le général s'interrompit brusquement. Le lieutenant a un sabre !

— Bigre, s'exclama le supérieur dont la physionomie a changé, et sur les lèvres duquel un sourire s'épanouit, qu'est-ce que je voulais donc vous demander ? Je me

par l'antichambre, il remit le sabre à son clou.

Ensuite, il sortit du logis.

Le général avait repris sa place à la croisée. En revoquant l'officier sans sabre, il appela sa femme.

Elle accourut.

— Tiens, lui dit-il, regarde ce lieutenant qui s'en va.

— Je le regarde.

— Le distingues-tu en détail ?

— Parfaitement.

— A-t-il un sabre ?

— Non.

— Eh bien ! c'est ce qui te trompe, il a l'air de ne pas en avoir et il en a un.

La femme ne fit pas d'observation.

Elle était habituée à croire son époux sur parole.

Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

Z...

FUNÉRAILLES DES PREMIERS CHRÉTIENS

Toute la doctrine du christianisme tend à rehausser la dignité humaine ; c'est ainsi qu'elle fait sentir sa généreuse influence, même à l'égard des morts. Suivant le dogme catholique, la communion des fidèles se prolonge au delà du tombeau, et même, notre corps, si fragile et si misérable, est destiné à être ennobli, un jour, par une résurrection glorieuse et à participer à l'immortalité des âmes auxquelles il a servi de demeure terrestre. C'est sous l'empire de ces sentiments que les premiers chrétiens ont toujours eu le plus grand respect et la plus pieuse sollicitude pour les morts.

Celui qui ne sait ces hautes considérations sur le trépas, cette signification sublime donnée à la mort, qui n'est qu'une séparation momentanée, un passage à une autre vie meilleure, ne saurait comprendre les prières, les cérémonies liturgiques, les cantiques, les symboles qui accompagnent la sépulture chrétienne.

La Rome païenne rendait les plus grands honneurs aux cadavres des personnages riches ou élevés à de hautes positions sociales ; quant aux cadavres des pauvres gens, ils étaient jetés pêle-mêle dans des fosses communes. Pour les chrétiens, pénétrés de cette pensée que tous les hommes, indistinctement, sont les enfants de Dieu, qu'avec la mort cessent les honneurs et les dignités, que chacun, qu'elle qu'ait été sa condition sur la terre sera jugé et récompensé suivant ses bonnes œuvres et les mérites qu'il aura acquis par ses vertus, ils traitaient les cadavres des pauvres avec les plus grands égards et la piété la plus touchante. Ils se gardaient bien de brûler les corps. À l'instar des Grecs et des Romains, parce que, à leurs yeux, cette opération destructive ne se conciliait pas avec la vénération pour les restes sacrés des fidèles qui avaient été sanctifiés par les sacrements et demeuraient les matériaux de la résurrection glorieuse.

Un auteur d'une grande autorité, Eusèbe, nous apprend que, pendant une peste cruelle qui ravagea l'Égypte, les chrétiens bravèrent les dangers de la contagion pour soulager les malades et enterrer les morts, et la plupart furent victimes de leur charité.

L'empereur Julien, bien qu'ennemi fougueux du nom chrétien, était frappé du zèle religieux des fidèles pour procurer la sépulture aux morts. Il avoue que la charité envers les pauvres, le soin d'enterrer les morts et la pureté des mœurs, sont les trois causes qui ont le plus contribué à l'établissement et au progrès du christianisme.

Pendant tout le temps que dura la persécution contre les chrétiens, les funérailles ne purent se faire avec toute la pompe et la solennité désirables. Les cadavres étaient transportés furtivement dans des cimetières, où ils étaient inhumés pieusement, mais avec crainte et précipitation. Dans les rares intermit-

remplir ces pieux offices de charité. C'était pour eux un devoir sacré de porter les cercueils de leurs morts ; et cette tâche honorable incombait aux parents les plus proches.

Avant Constantin, déjà, l'Église avait confié d'inhumer les morts à des personnages nommés *fossores*, qui formaient une corporation faisant partie de l'ordre ecclésiastique. Dans l'énumération des degrés de la hiérarchie ecclésiastique, d'après d'anciens auteurs, le *fossor* ne tient pas la dernière place ; le portier, qui fait partie des ordres mineurs, vient après lui. Dans plusieurs passages du code Théodosien, les *fossores* sont appelés *clercs*. Dans les temps primitifs de l'É-

glise, ils furent très considérés. Constantin leur assigna des habitations spéciales dans les différents quartiers de la cité romaine. Cet empereur en créa neuf cent cinquante, et les dispensa de payer les impôts. L'an 357, l'empereur Constance les exempta aussi, par une loi, de la contribution lustrale, que payaient les marchands. Un auteur bien documenté, Bingham, dit que, dans l'Église de Constantinople, le nombre des *fossores* s'élevait jusqu'à onze cents. On ne voit nulle part qu'ils aient touché aucune rétribution pour l'exercice de leurs fonctions. En tout cas on constate que les enterrements des pauvres se faisaient gratuitement, bien qu'avec décence et le plus grand respect. Il est à présumer que l'Église entretenait ses *fossores* sur ses revenus. On voit que ces *fossores* remplissaient des fonctions beaucoup plus nobles et plus étendues que celle de nos fossoyeurs modernes.

Les fonctions multiples remplies par les *fossores* font supposer un lien qui les rattachait entre eux. Aussi étaient-ils organisés en corporations, sous les ordres des évêques et des prêtres : sur plusieurs fresques des catacombes ou d'anciens cimetières de Rome, on distingue très bien des *fossores* s'acquittant de leurs pieuses fonctions. Au cimetière de Calliste, on en voit un dont une main est armée d'une pioche et l'autre tient une lampe.

Nous avons donné ces détails pour faire voir avec quels égards et quels soins pieux l'Église, dans les premiers temps, traitait les restes de ses enfants, même les plus pauvres. Principalement au temps des persécutions, elle supportait elle-même les frais des



BUFFALO.—LE PRÉSIDENT ROOSEVELT PRÈS DE LA DÉPOUILLE DE SON PRÉDÉCESSEUR, PENDANT L'EXPOSITION DU CORPS A L'HOTEL-DE-VILLE

tences des persécutions, et dans des circonstances exceptionnelles, on donnait à la sépulture des chrétiens toute la pompe que permettait la situation de l'Église.

Ce ne fut qu'après la liberté rendue à la religion, après la conversion de Constantin, que l'Église put songer à prescrire des règles particulières pour les cérémonies funèbres. Celles qu'elle établit alors furent reconnues par ce prince, qui les rendit obligatoires par un décret spécial.

Chez les Romains, il y avait des hommes spéciaux (verpillones) payés pour transporter les cadavres au lieu de leur sépulture. Les chrétiens, qui avaient proclamé dans le monde le règne de la fraternité, ne voulurent jamais se servir de mains mercenaires pour

sépultures. plus à souffrir suites des tyrans fidèles qui possèdent un livre d'inscriptions des chrétiens par la foule de

D'après les avis que les sans la participation apostropher le mort flambeaux au dès le IV^e mort avec la grand nombre prend que l'é personnages avec ces signes morts en étal lumière. La propos du co que " des t procession, a ments les pl premiers tem présence du Les plus anci une messe p lieu que le t jours qui pré particulières. les parents sacrifice de l quarantième Dans l'inh règle d'orien Christ devant siècles, du c tournés de ce beaux chréti tainment dan Les premie les Romains rer leurs mor Gaules, on c blissement d Prague, défe IX^e siècle, u taires ecclési bienfaiteurs qu'aujourd'h évêques joui

Villa Mon

PROFIL

Tous ceux Français, ru Daoust.

En effet, parmi nos ar enviabiles.

M. Daoust sables pour a profond pou

Il est jaun nir, le publi peu en enfan nadien-franç

comté de So C'est en la Musique, da

petit Parisie Nous le vo avec une tr

sépultures. Mais au IV^e siècle, lorsque l'Eglise n'eut plus à souffrir des persécutions, ni à redouter les poursuites des tyrans contre les vivants et les morts, les fidèles qui possédaient quelque fortune achetaient aux fossores un lieu de sépulture pour eux et leurs parents. Cet usage est attesté par un grand nombre d'inscriptions. Dès cette époque, les convois funèbres des chrétiens furent organisés régulièrement et suivis par la foule des fidèles et par un nombreux clergé.

D'après les documents les plus anciens, il est bien avéré que les funérailles n'étaient jamais célébrées sans la participation des prêtres. Du reste, les *Constitutions apostoliques* ordonnent au prêtre d'accompagner le mort en chantant des psaumes. L'usage des flambeaux aux funérailles est également ancien ; et dès le IV^e siècle, les corps des fidèles qui étaient morts avec la foi chrétienne étaient inhumés avec un grand nombre de cierges allumés. L'histoire nous apprend que l'empereur Constantin et plusieurs autres personnages importants, qu'elle cite, ont été inhumés avec ces signes brillants, indiquant que les chrétiens, morts en état de sainteté, étaient de vrais enfants de lumière. La croix précédait les convois funèbres. A propos du convoi de saint Lupicin, Surius nous cite que "des troupes de chœurs étaient disposées en procession, avec des croix et des cierges". Les documents les plus anciens nous enseignent que dès les premiers temps de l'Eglise, on célébrait la messe en présence du corps, avant qu'il fût confié à la terre. Les plus anciens livres liturgiques contiennent une messe particulière pour les morts ; elle n'avait lieu que le troisième jour après la mort. Les trois jours qui précédaient étaient consacrés à des prières particulières, que faisaient, près du corps, le clergé les parents et les autres fidèles. De plus, le Saint Sacrifice de la messe était prescrit, le neuvième et le quarantième jour après.

Dans l'inhumation des corps, on s'astreignait à une règle d'orientation. D'après la croyance commune, le Christ devant apparaître triomphant, à la fin des siècles, du côté de l'Orient, les pieds du mort étaient tournés de ce côté. Les sarcophages, ainsi que les tombeaux chrétiens, paraissent avoir été orientés constamment dans ce sens.

Les premiers chrétiens adoptèrent l'usage, reçu chez les Romains et consacré par une loi spéciale, d'enterrer leurs morts hors de l'enceinte des villes. Dans les Gaules, on conserva cette coutume jusqu'après l'établissement des Francs. Au VI^e siècle, un concile, à Prague, défendit d'inhumer dans les églises ; mais au IX^e siècle, un concile de Mayence permit aux dignitaires ecclésiastiques et aux insignes fondateurs et bienfaiteurs des églises d'y être enterrés. On sait qu'aujourd'hui, à de rares exceptions près, les évêques jouissent tous de ce privilège.

M. CH. D'AGRIGENTE.

Villa Mon Repos, (France), 1901.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉLAIS

N. JULIEN DAoust

Tous ceux qui fréquentent le Théâtre National Français, rue Sainte-Catherine, connaissent M. Julien Daoust.

En effet, quoique jeune encore, il a su se faire, parmi nos artistes dramatiques, une situation des plus enviées.

M. Daoust possède pour lui les qualités indispensables pour arriver à quelque chose. Il a un amour profond pour son art et en plus une rare énergie.

Il est jeune encore et a devant lui un fort bel avenir, le public Montréalais l'a adopté et le traite un peu en enfant gâté, car c'est un des nôtres, il est Canadien-français, étant né à Saint-Polycarpe, dans le comté de Soulange.

C'est en 1885 qu'il fit ses débuts, à l'Académie de Musique, dans le rôle de Gonzague, du *Bossu ou le petit Parisien*. Ce premier pas décida de sa carrière.

Nous le voyons ensuite aux Etats-Unis, où il voyagea avec une troupe américaine. Enfin, il s'établit pen-

dant quelques temps à New-York, où il devenait directeur de l'Elysée de Jersey Heights. Il joua avec grand succès au Tammany Hall et obtint de vives louanges de la part de la presse Franco-américaine.

Le *Courier des Etats-Unis* (1897) donne sur le talent de M. Daoust, une critique juste et des plus flatteuses.

Cependant, ce n'est pas aux Etats-Unis que la Destinée appelait M. Daoust, mais bien dans ce cher Canada qu'il aime tant.

De retour à Montréal, il organisa au Monument National une représentation qui fit beaucoup de bruit. Nous voulons parler de *Cyrano de Bergerac*.



Photo. Laprés & Lavergne

Il est évident que cette pièce présentait de nombreuses difficultés, presque insurmontables pour des amateurs. Cependant, je suis heureux de dire que le résultat dépassa toutes les espérances.

Ce premier essai valut à M. Daoust de nombreuses félicitations et lui permit de s'établir en permanence au milieu de nous.

En effet, peu de temps après, il entra dans l'organisation du Théâtre National Français, dont il est encore une des principales figures.

J'aime à donner à chacun ce qui lui appartient ; aussi, ne puis-je faire autrement de faire savoir que c'est grâce, en grande partie, à M. Daoust et aux courageux artistes qui l'aidaient, si le Théâtre National Français a passé à travers les dures épreuves des débuts.

JEAN D'ARDENNES.

LE DUC D'YORK CHEZ LES MAORIS

(Voir gravure)

A Rotorna (Nouvelle-Zélande), où le duc s'arrêtait les 13 et 14 juin, on avait convoqué, des parties les plus reculées de la colonie, les Maoris, au nombre de 5,000 environ, chefs, guerriers, avec leurs femmes.

Afin d'honorer ces sujets de son père, et de reconnaître, en quelque sorte, leur loyalisme, le prince avait consenti à endosser, par dessus son long paletot de voyage, une sorte de plaid en paillason, qui fait partie du costume national des Maoris, et même, souvent, le compose en entier, et il portait à la main la hache d'armes en diorite dont ils se servent pour combattre.

La duchesse de Cornouailles s'était résignée aussi au manteau de paille, et il paraît que cette attention enthousiasma les pauvres gens auxquels elle s'adressait. Ils offrirent à l'héritier de la couronne d'Angleterre de nouveaux vêtements de paillason, des blocs de diorite ; ils lui présentèrent les beautés les plus rares de la tribu, toujours vêtues de paille, après quoi ils dansèrent, en son honneur, la danse *haka*.

PETITE POSTE

Mlle Attala.—J'étais parti du MONDE ILLUSTRÉ quand votre note délicate à mon adresse est venue jusqu'à moi. J'espère, en effet, que vous favoriserez beaucoup ceux qui ont répondu et répondront à mon appel. Vous êtes une bonne amie. Je voudrais qu'un grand nombre en profitent.

Mme W.-J. S., Hahnville.—Vous faites de beaux vers français : ceci prouve du talent et du travail, puisque vous êtes de nationalité étrangère. Bravo ! J'aime qui comprend qu'avec le travail on arrive et non avec de vaines paroles. Continuez, madame, vous avez ce qu'il faut pour être bien reçue ici : de l'intelligence, du cœur—prouvés par une bonne composition. Publierons avec plaisir. Au revoir.

Mlle Gilberte, Montréal.—"Simple histoire" est gracieuse et d'un style élégant : Publierons le plus tôt possible. Au revoir, aimable collaboratrice.

Mlle Violette, Montréal.—"Qui dois-je aimer ?" Joli monologue pour jeunes filles. A mon sens, c'est une de vos plus belles pages. Je vous félicite sincèrement. Revenez de temps en temps, notre journal est ouvert tout grand pour vous. Au revoir.

Mlle Marguerite, St. H.—Je ne puis comprendre cette persistance à ne vouloir point donner votre nom complet. Pourquoi craindre ? Aucun journal ne divulgue le nom de ses correspondants—nécessaire pour lui seul. J'ai quelques mots à vous dire : impossible de les mettre dans la petite poste. Je suis rempli de bonnes intentions à votre égard ; ne voulez-vous pas m'aider un peu ? Vous avez du talent : c'est pourquoi j'insiste...

Mlle M. A. R.—Reçu votre article. Je le remets incessamment au rédacteur du MONDE ILLUSTRÉ. Ce n'est plus mon affaire d'accepter les écrits, bien que je vous suive encore avec beaucoup d'intérêt. Merci pour bon souvenir. Au revoir.

M. A. Trudeau, Montréal.—Vos vers sont bien tournés. Publierons bientôt. Au revoir. Merci.

M. G., Montréal.—Publierons poésie. Merci. Au revoir.

M. A. H., de T.—Reçu articles, lettres, photographies. Merci. J'ai fini mon agréable tâche, ici ; je donne votre envoi au rédacteur, c'est à lui que vous aurez affaire à l'avenir. Continuez. M. Gonzalve Désaulniers, de Montréal, vous donnera—mieux que moi—des informations au sujet de l'Ecole Littéraire.

Aux amis.—A l'avenir, la collaboration devra être adressée comme suit : M. le directeur du MONDE ILLUSTRÉ, Montréal, Canada.

P. S.—Je remercie certaines personnes de leurs bonnes paroles d'au-revoir, et je répète après elle : au revoir.—ANTONIO.

PARC SOHMER

Audition spéciale et représentation de gala, lundi soir, le 7 octobre, à 8 heures, au bénéfice de l'Union des Cigariers.

Ce sera l'occasion unique d'un immense concours musical entre tous les musiciens de notre ville, formant un corps de musique de 40 à 50 exécutants, sous la direction de M. Nap. Hébert, directeur de la fanfare des carabiniers "Victoria".

Les autres attractions seront comme suit :

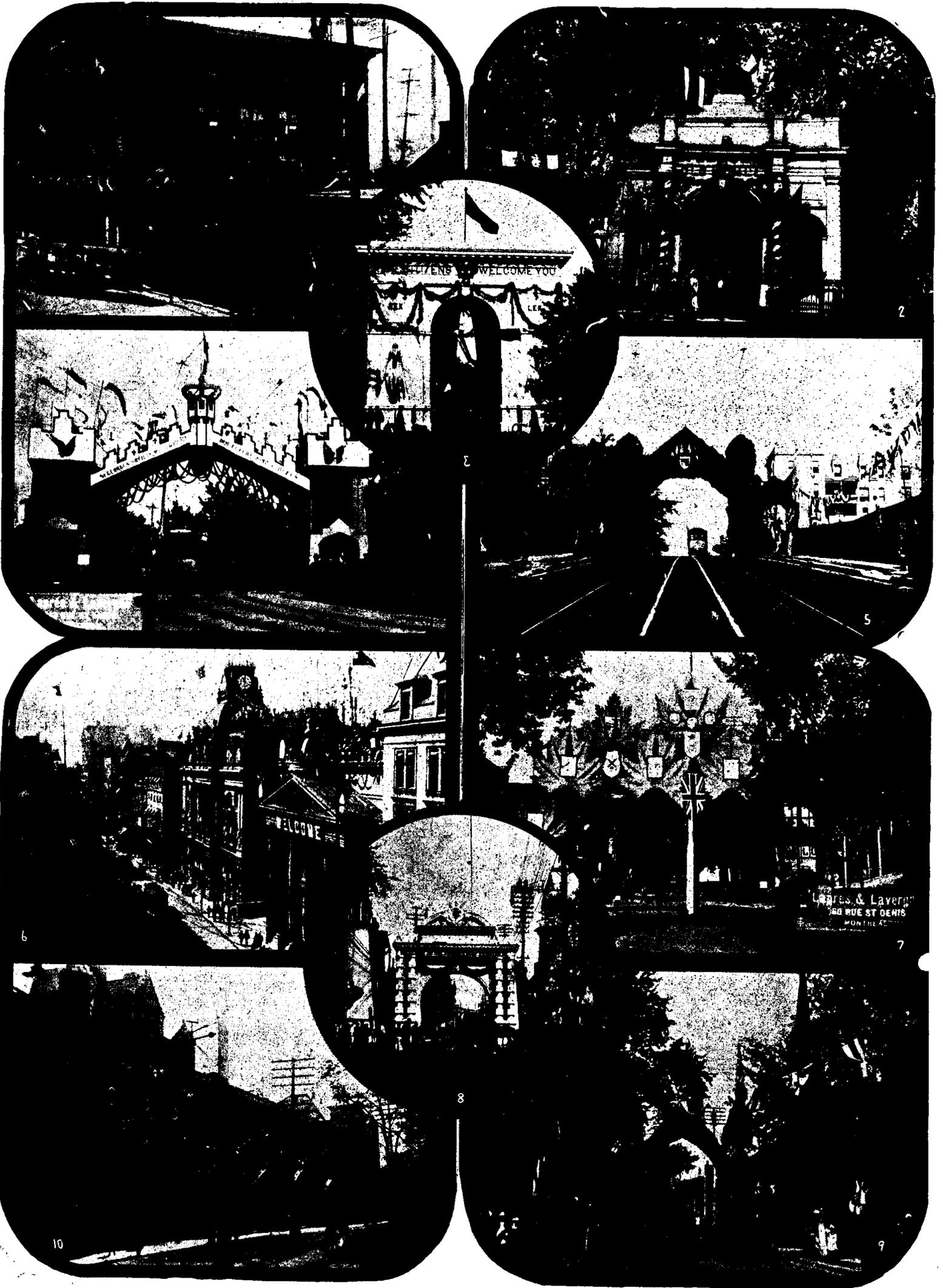
M. Parizeau, champion danseur ; Les Bartelli, acrobates, etc. ; Jos. Machon, Trapèze, etc. ; MM. Montplaisir et Lemay, duettistes : banjo, guitare et mandoline ; Mlle Bergeron, contortionniste ; M. Rivard, jongleur ; M. H. Hanson, le grand magicien ; M. P. Lebœuf, barre horizontale.

Admission, 10 cents.

Cette soirée, au bénéfice des cigariers dont les familles souffrent par manque d'ouvrage, mérite le chaleureux encouragement du public.

MONUMENT NATIONAL

Prix populaires pour un beau spectacle, comédies, drames de salon. Variétés de Paris, Londres et New-York aux entr'actes.



1. L'édifice de "La Presse".—2. Arc de triomphe McGill.—3. Arc des citoyens, angle Peel et Sherbrooke.—4. Arc, angle Windsor et Dorchester. brooke.—6. Vue de la rue St-Jacques.—7. Rue Windsor, près Ste-Catherine.—8. Arc, place Jacques-Cartier.—9. La gare Windsor.—10. Rue

rc, n e St-...
 orbrooke, près St-Laurent

LA RECEPTION DUCALE A MONTREAL : LES DECORATIONS.—Photos Laprés & vergne

L'
 heur
 A
 fit e
 L
 —
 renc
 Gibr
 —
 tect
 —
 guér
 pou
 Il p
 mai
 V
 P
 son

 M
 où
 des
 toir
 sait
 et t
 gat
 M
 ché
 qu'
 con
 san
 I
 son
 e
 go
 sio
 à s
 I
 ter
 liè
 gn

 vo
 vo
 gr
 be

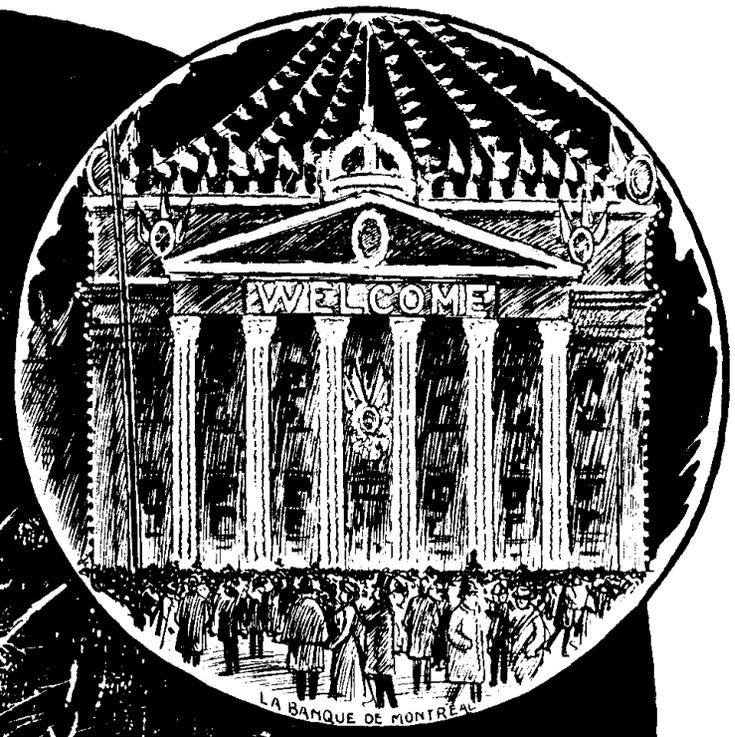
 co
 tu
 to

 n
 g

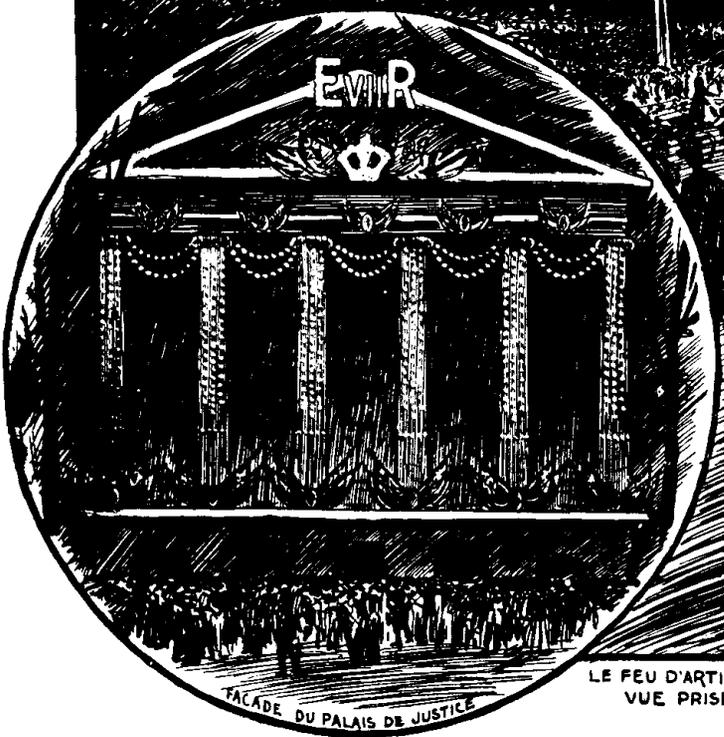
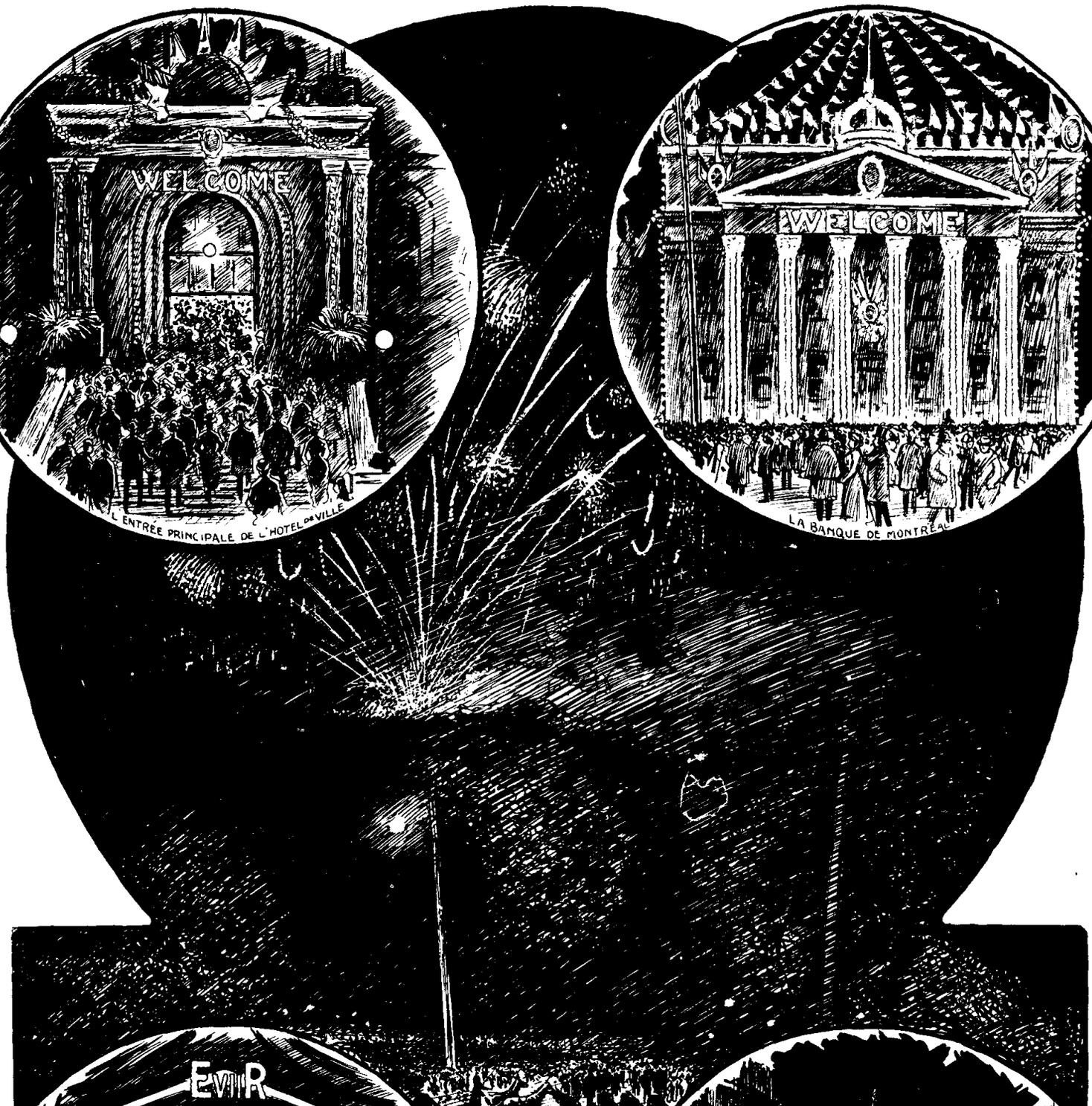
erait
résul-
ques-
ses
se :
fant.
te de
anda
mble
ourte
ien a
rassu-
veni-
tonie
ui ne
decin
voyait
e ma-
près
atage.
e tout
s une
e qu'à
crition
mala-
gran-
t pro-
nt une
t con-
uis un
de son
on vi-
cause
gens et
qu'Al-
e d'un
e, mais
rés sur
ne con-
fille de
sur lui
nde du
e d'ins-
rait ac-
examen
er. Ce
it trois
ception.



L'ENTRÉE PRINCIPALE DE L'HOTEL DE VILLE



LA BANQUE DE MONTREAL



FACADE DU PALAIS DE JUSTICE



ARC DE TRIOMPHE AU SQUARE JACQUES-CARTIER

LE FEU D'ARTIFICE SUR LA MONTAGNE
VUE PRISE DU SQUARE DOMINION

LA FÊTE DE LA MONTAGNE A MONTREAL : LES ILLUMINATIONS ET FÊTES DE NUIT

Dessin de Edmond-J. Macicotte

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

CE QUI DURE

Le présent se fait vide et triste
O mon amie, autour de nous :
Combien peu de passé subsiste
Et ceux qui restent changent tous.

Nous ne voyons plus sans envie
Les yeux de vingt ans resplendir,
Et combien sont déjà sans vie
Des yeux qui nous ont vus grandir !

Que de jeunesse emporte l'heure,
Qui n'en rapporte jamais rien !
Pourtant, quelque chose demeure :
Je t'aime avec mon cœur ancien.

Mon vrai cœur, celui qui s'attache
Et souffre depuis qu'il est né,
Mon cœur d'enfant, le cœur sans tache,
Que ma mère m'avait donné.

Ce cœur où plus rien ne pénètre,
D'où plus rien désormais ne sort :
Je t'aime avec ce que mon être
A de plus fort contre la mort.

Et, s'il peut braver la mort même,
Si le meilleur de l'homme est tel
Que rien ne périsse, je t'aime
Avec ce que j'ai d'immortel.

SULLY PRUD'HOMME.

FEMMES ET FLEURS

ROSES D'AUTOMNE

Il y a un vers du vieux poète Agrippa d'Aubigné que tout le monde connaît, parce qu'il a donné une forme définitive à un sentiment très humain et très général. C'est le fameux vers :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Ce vers est vrai des roses, il est aussi vrai des femmes.

Quel plus grand charme, en effet, dans le premier dépouillement des bois, quand tout s'éclaircit dans les futaies, quand les pas s'amortissent sur une épaisse couche de feuilles, que de rencontrer une rose encore épanouie !

Au promeneur solitaire, cette fleur est comme un sourire vivant du printemps, un souvenir des beaux jours enfouis, en même temps qu'une promesse de leur retour.

Les roses d'automne, sans doute à cause des idées et des sentiments que nous y attachons, nous touchent plus profondément et nous paraissent plus belles que leurs sœurs d'avril et de mai.

Le parfum en est si délicat qu'on dirait que le rosier a voulu mettre le meilleur de son âme dans cette fleur.

La couleur en est si tendre qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de semblables, au temps où, par leur abondance, les roses lassaient presque la vue et l'attention.

On hésite à les cueillir, ces roses d'automne. Faut-il, en effet, qu'elles prolongent leur vie de quelques heures sur la tige noire et dépouillée qui les fit naître, à la merci peut-être d'un coup de vent ou d'une pluie soudaine ?

Où faut-il qu'elles se voient arrachées à ces jardins dont elles sont le dernier ornement, pour se flétrir presque aussitôt sur un corsage ou dans un vase ?

Les âmes tendres aiment ces légers débats et, après tout, la vie d'une rose est aussi importante dans l'univers que la vie d'un homme, il n'y a que les conditions de temps et de forme qui changent. Il faut apprendre à respecter ici comme ailleurs la présence divine.

* * *

Et maintenant, quelles jolies analogies ne tirerait-on

pas de la ressemblance qu'ont les destins de tant de femmes avec ceux des roses d'automne ?

L'automne d'une femme ! n'est-ce pas la saison à la fois la plus mélancolique et la plus exquise de sa vie ?

Elle se sent rattachée par tout un été brûlant, et qui n'est pas encore bien éteint, au printemps de ces années, à ce moment charmant, mais parfois inquiet, fiévreux et maladif, où tout est nouveau et mystère.

Elle jette sur son passé un regard qui n'est pas encore nuancé de regrets ; elle le juge avec clarté, en recueille tous les bénéfices et en écarte toutes les amertumes.

C'est le moment où l'on n'a plus d'illusions, mais où cependant il reste encore celle de ne pas souffrir de leur départ.

Le sentiment qu'on participe encore à la vie constitue un bonheur suffisant. Et, parfois, comme les rosiers, on se laisse aller à donner encore une dernière floraison, comme une offrande à la nature et à la beauté.

Le cœur ne vieillit pas s'il inspire l'amour. On n'a jamais vu de rides dans une âme !

Heureux, bien heureux ceux qui cueillent les roses d'automne, ou qui, sans les cueillir, savent en respirer l'enivrant parfum.

Le vieil Agrippa d'Aubigné était, sans doute, un de ceux-là, car il dit encore : « La femme, la rose, est la fin, la reine de toutes les créatures, elle en est la perfection, l'ornement et la gloire.

BOREL DE LA PRÉVOSTIÈRE.

CONSEILS AUX PETITES BOURSES

Réunir l'élégance à l'économie est toujours un problème difficile à résoudre, et dont, cependant, certaines obligations mondaines, jointes à la médiocrité des ressources, nous obligent à chercher la solution. La question du *jupon* est un des principaux soucis, par la nécessité d'assortir les nuances aux robes, qu'à la ville surtout on aime à varier.

Il est vraiment joli, dans un tour de valse improvisé, d'apercevoir le chatolement délicat d'une jupe s'harmonisant avec l'extérieur de la toilette et rien n'est laid comme des couleurs se heurtant, ou comme les teintes sombres des dessous, faisant contraste avec les toilettes de parure.

Une série complète de jupons devient un luxe impossible et... ridicule ; mais il est un système facile pour tourner la difficulté.

On établit un fond de jupe quelconque, s'arrêtant à la hauteur habituelle des garnitures, et, pourvu à son pourtour inférieur de boutons assez rapprochés les uns des autres. On fait, à part, des volants ornés de biais, dentelles, ruches, etc., et surmontés d'une patte à boutonnières, servant à les accrocher à volonté aux boutons du fond de jupe. C'est, en résumé, la moitié du travail à faire, la moitié des fournitures à se procurer, et par conséquent, une économie réelle de temps et d'argent.

Ce procédé n'est d'ailleurs pas une nouveauté, car il fut souvent mis en pratique, du temps de Louis XIV, par un chevalier gascon qui, n'ayant qu'un juste au corps, trouvait moyen de le rajeunir, en y changeant chaque jour les boutons. Cette opération, qui paraît compliquée, était pratiquée instantanément par ce gentilhomme qui, avec une même broche, ajustait successivement les divers ornements de son habit.

L'amour maternel est un instinct, mais il y a des instincts qui ont un souffle de divinité.—ELIZABETH, reine de Roumanie.

LA MODE

De nombreux chapeaux d'hiver seront faits en velours, en feutre à longs poils, en chenille, en soie épaisse et très souple.

On nous dit que la vogue de dentelles ne fait que commencer, et que, cet hiver, les applications seront plus à la mode que jamais. Les dentelles noires sont les préférées et seront appliquées généralement sur du blanc ou de l'écreu.

Les rubans et galons joueront un rôle important dans la mode. On voit une grande variété des deux genres, surtout du dernier.

Le velours sera beaucoup porté pendant l'hiver. Déjà on voit des costumes entiers en velours, et c'est le tissu le plus en faveur pour les chapeaux.

La blouse russe est la forme la plus à la mode pour les vêtements d'enfants, pour les saisons d'automne et d'hiver. On retrouve cette forme non seulement dans les complets, mais encore dans les pardessus pour enfants.

Prague détient le record de la fabrication des gants. On en exporte annuellement 5 millions de paires, d'une valeur de \$2,000,000.

A LA CUISINE

Comment conserver le poisson.—Presque tous les poissons peuvent être conservés absolument frais pendant plusieurs jours, si l'on se sert de sucre au lieu de sel.

Le poisson conservé de cette manière est aussi bon que lorsqu'on le cuit aussitôt attrapé. Une demi-livre de cassonade est suffisante pour un saumon pesant cinq ou six livres. On vide le saumon et on met dedans une partie de la cassonade, avec le reste on frotte légèrement l'extérieur. On répète la chose une fois chaque jour, en retournant le poisson. Avant l'opération, on doit bien essuyer le poisson et ne pas laisser subsister trace d'humidité. On peut mêler une cuillerée de sel commun ou de salpêtre pulvérisé au sucre. Cela donne de la saveur au poisson.

Souffle au fromage.—Prenez quatre œufs ; séparez les jaunes des blancs.

Préparez une sauce blanche au lait, dans laquelle vous mettez une demi-livre de fromage de gruyère râpé, avant de la retirer du feu. Vous mélangez vos jaunes d'œufs un à un, lorsque la sauce est un peu refroidie, et vous mettez ensuite les blancs battus en neige. Vous mélangez le tout, que vous versez dans un plat de terre creux, et vous placez dans un four pas trop chaud.

Dix minutes de cuisson suffisent. Il doit être alors bien monté et de belle couleur.

Potage à la julienne.—Coupez en filets deux carottes, deux navets, deux racines de céleri ; passez sur un feu doux ces légumes dans de bon beurre, remuant sans cesse jusqu'à ce qu'ils soient légèrement colorés ; ajoutez deux poireaux coupés en filets, quelques feuilles de laitue et d'oseille, un peu de cerfeuil, sans ses branches, et un petit morceau de sucre. Mouillez avec quantité suffisante de consommé ; faites bouillir modérément, pendant une heure ; peu de temps avant de servir, mettez dans le potage une cuillerée de petits pois verts : quand le tout est cuit, dégraissez le potage et versez-le bouillant sur des croutons.

MERVEILLEUX ENTR'ACTES

Au Monument National, tous les soirs cette semaine : De Villiers, le magicien ; Falardo, l'orchestre humain, et le Kinétographe d'Edison, vues animées.

NOTES ET FAITS

La langue française tend à étendre chaque jour son rayon d'influence.

Dans la Basse-Autriche, les recteurs des lycées et des collèges se proposent de demander à leur gouvernement de supprimer l'enseignement de la langue grecque, dans toutes les écoles secondaires, pour le remplacer par l'enseignement de la langue française.

A propos de la corde de pendu, rectifions un proverbe qui a été généralement mal compris.

Une simple corde ayant servi à la strangulation de quelqu'un ne suffit pas à porter chance ; pour qu'elle puisse tenir lieu de talisman, il faut :

- 1o. Qu'elle ait cassé avant la fin de l'opération ;
- 2o. Qu'un morceau vous en ait été offert par le pendu lui-même, après sa réconciliation avec l'existence.

Avis à toutes celles qui portent de la fausse corde dans leur porte-monnaie !

Un savant vient d'établir qu'un grand nombre de poissons ont un langage comme les autres animaux.

Ainsi d'après lui, les harengs crient comme des souris, les rougets font entendre des grognements comme les porcs, les tanches croassent comme les grenouilles, et les huîtres elles-mêmes gémissent doucement, exhalant des sons mélodieux.

Et l'on disait jusqu'à ce jour, pour désigner les gens discrets, "muet comme poisson."

La colonie australienne de Queensland souffre d'un dépeuplement. Pour encourager la multiplication de la race, son gouvernement a imaginé un curieux moyen : il emprunte à la Belgique le vote plural. En d'autres termes, il propose un projet de loi accordant deux voix, dans les élections, à tout père de famille ayant deux enfants. Trois enfants donneraient droit à trois voix, et ainsi de suite.

Le vote plural, basé sur le nombre des enfants (lesquels deviennent ainsi indirectement électeurs en naissant, au profit du papa), voilà à quoi on n'avait pas songé en Belgique.

Lorsque la reine Wilhelmine n'avait encore que six ans, elle ne dinait pas à table, mais y était admise au dessert, et il était d'usage qu'elle choisît elle-même la personne auprès de laquelle elle voulait s'asseoir.

Un jour, elle vint s'installer à côté d'un vieux général, réputé pour sa bravoure et sa loyauté. Au bout de quelques minutes, elle lui dit tout à coup : "Est-ce que cela ne vous fait pas peur que je sois venue près de vous ?"

—Peur ?—répondit le général—assurément non ! Je suis, au contraire, très fier d'avoir pour voisine ma future souveraine. Mais pourquoi pensiez-vous que je puisse avoir peur ?

—C'est que vous ne savez pas que toutes mes poupées ont la rougeole !

Ce que coûte l'Etat !

Un statisticien a cherché à établir ce que le gouvernement a coûté en France pendant une heure, sous les différents pouvoirs du siècle dernier.

Sous le Consulat et l'Empire, l'heure coûtait 115,000 francs.

Sous la Restauration, 119,000 francs.

Sous Louis-Philippe, 150,000 francs.

Sous la République de 1848, 172,000 francs.

Sous le second Empire, 249,000 francs.

Enfin sous la seconde République, dans les dernières années du siècle qui vient de finir, 463,000 francs.

C'est assez coquet !

Il existe un cercle, à Ostende, où l'on exerce cette banale formalité qu'est le shake-hand.

Les membres de ce cercle ont décidé de supprimer

le salamalec devenu inutile—à leur avis—et voici le compromis qu'ils ont imaginé entre la politesse puérule et honnête et leur horreur de la poignée de main :

A la porte extérieure est un cordon de sonnette, auquel est suspendue une main en bois. Quand on tire le cordon, un timbre résonne dans toutes les salles de l'établissement et le survenant est censé avoir serré la main à tous les membres présents. On peut ainsi jouer au billard ou lire son journal, sans être dérangé par un raseur, qui le sourire aux lèvres, vous apporte l'expression de son indifférente politesse.

C'est simple, pratique et évidemment de très bon goût.

Quoi qu'on dise, Guillaume II n'est pas du tout mécontent, au fond, de la mort de sa mère, l'impératrice Frédéric. Elle lui était un reproche vivant de son incroyable conduite pendant la maladie de son père en 1888. Pour lui rappeler cette conduite, chaque fois qu'il se montrerait au château, une table portait la trace d'un coup de canne de Guillaume II, à cette époque où, prince Guillaume, sa mère avait refusé, à San-Remo, de le laisser entrer chez son père, pour lui présenter un acte d'abdication. L'impératrice Frédéric avait fait transporter à Londres huit caisses de documents qui prouvaient clairement ses intrigues contre son père pour le forcer à abdiquer ; la crainte d'une publication de ces documents fut un éternel cauchemar pour Guillaume.

Une des dernières volontés de l'impératrice a été qu'on plaçât dans son cercueil, près de son cœur, un petit portefeuille qui contenait une collection des petits morceaux de papier sur lesquels l'empereur Frédéric écrivit ce qu'il avait à dire à l'impératrice, lorsqu'il ne pouvait plus parler, après la trachéotomie du 11 février 1888 et l'introduction d'une canule dans sa gorge.

Une grave question agite en ce moment les compositeurs de musique anglais. Il s'agit de savoir quel sera le musicien qui aura l'honneur d'écrire l'hymne du couronnement et de tenir l'orgue de l'abbaye de Westminster, le jour du couronnement du roi Edouard VII. C'est à l'évêque de Londres, en sa qualité de doyen des chapelains royaux, qu'appartient la nomination du "compositeur de la chapelle de sa majesté," dont les émoluments s'élèvent à la somme modeste de huit cents francs. Mais de tout temps les compositeurs-organistes ont trouvé moyen de tirer profit de leur situation d'un jour.

Sir Georges Smart, qui exécuta l'hymne royal lors du couronnement de la reine Victoria, en 1838, trouva mieux. Il glissa, moyennant mille francs par tête, une douzaine de richissimes Anglais parmi les musiciens de l'orchestre. A chacun de ces gentlemen, il avait remis un archet et un violon dont les cordes étaient enduites de savon. C'étaient des musiciens pour rire.

Le scandale fut grand à l'époque, et l'on espère que le privilégié de 1902 n'imitera pas son prédécesseur.

Le cannibalisme est encore en honneur dans de nombreuses contrées où l'on trouve que la chair humaine a un goût supérieur à celui des autres viandes—et c'est tout à la gloire de l'homme !

Un journal anglais rééditait, ces jours derniers, de vieilles accusations du voyageur britannique Grogan, concernant le cannibalisme, qui, assure-t-il, continuerait à sévir au Congo belge.

Il est certain que cette coutume séculaire n'est pas encore entièrement extirpée. Mais il est injuste de parler de l'anthropophagie comme si elle était spéciale au Congo belge. Le cannibalisme a survécu dans diverses régions, comme nous le disions plus haut, et notamment celles de la haute Asie.

Il serait peut-être plus intéressant pour le public anglais d'apprendre combien le cannibalisme sévit dans les îles Fiji, dans la Nouvelle Zélande septentrionale, et méridionale, dans la Nouvelle Guinée anglaise parmi les nègres des Antilles anglaises, et dans presque toute les parties de l'Afrique anglaise.

Dans tous ces pays-là, la loi est : mangez vous les uns les autres.

Pour peu que cela continue, l'aristocratie anglaise accaparrera bientôt tout le petit commerce. Voici une liste—incomplète—de nobles lords qui ne se sentent pas déshonorés de vendre des produits comme un simple épicier.

Lord Hampden fournit Londres de fromages à la crème, qui viennent de sa propriété de Sussex.

Lord Londonderry vend du charbon, mais pas moins d'une demi-tonne à la fois.

Un descendant de Guillaume IV est marchand de thé ; ses colia-postaux sont très appréciés.

Lord Harrington a ouvert, à Londres une boutique où il fait écouler ses fruits et ses légumes.

Sydney Gréville a quitté son poste d'écurier du roi pour se faire marchand de vins et lord Fortsmouth place avec succès des eaux minérales.

Algy Burke a été un des premiers des *upper ten* qui ait monté un restaurant, le "Willis Room", qui jouit d'une grande réputation parmi les gourmets.

Deux jeunes aristocrates, le demi-frère de lord Trevor et M. Mostyn, qui descend de la famille de lord Vaux, à Harrowden, viennent d'ouvrir un hôtel dans une station balnéaire.

Mais la palme revient à lord Walsingham, qui a transformé en hôtel la demeure de ses aïeux.

Pauvres ancêtres !

Voici, d'après sir Henry Watson, qui assistait, en "spectateur," à la prise de Pékin par les troupes alliées, un trait original de cette opération de la guerre.

Il se trouvait près d'une batterie de volontaires américains en position de combat, quand un officier de la même nation arriva au grand galop :

—Voulez-vous avoir l'extrême obligeance, dit-il, de réduire en atomes la bicoque que voici ?

Et son sabre indiquait une des portes de la cité manchoue.

La batterie obéit et le projectile disloqua l'énorme portail.

Et, comme sir Watson demandait au chef de pièce pourquoi l'officier avait employé une formule aussi anormale, celui-ci répondit :

—Quand nous ne sommes pas soldats, nous sommes bijoutiers, et tous deux dans la même maison. L'officier est le premier employé, et moi, je suis le patron.

De là ces égards pour la hiérarchie bourgeoise, même à la guerre !

Il est grand dommage que, dans le trust de l'acier, ouvriers et patrons n'usent pas, les uns vis-à-vis des autres, de la même politesse raffinée.

S'il est vrai que les proverbes reflètent l'esprit d'une race, on se fera une bizarre idée du peuple chinois, à la lecture des proverbes suivants, que publie le *North China Herald* :

"Les prisons, fermées jour et nuit, sont toujours pleines. Les temples, ouverts à deux battants, d'un bout de l'année à l'autre, sont continuellement vides."

"Aux lettrés à parler de livres, aux bouchers à parler de cochons !"

"Trompe un mandarin, escroque-le même, si tu peux, mais ne l'insulte jamais."

"Garde en réserve les gros mots, jusqu'à ce que tu aies épuisé les ressources du langage convenable."

"Si tu veux rester l'ami de tes amis, vends-leur à crédit, mais néglige de réclamer l'argent."

"Dès qu'un homme acquiert de la fortune, il se lance dans un procès ou commence la construction d'une maison."

"Les plus grandes joies coûtent les plus grandes peines."

Encore quelques savoureux proverbes, mais cette fois, sur l'amour et la femme.

"Donne du bâton à ta femme quand tu dois, non quand tu peux."

"Tu empêcheras plus facilement la pluie de tomber que ta mère de se remarier."

"Il est préférable d'avoir affaire à mille mauvais esprits qu'à une seule mauvaise épouse."

THEATRE DE LA GAIETE

Ainsi qu'on l'avait annoncé, le théâtre de la Gaité, voulant aborder tous les genres de spectacles, quitte, pour une semaine, l'opéra comique pour aborder le drame. Après *La Femme à Papa*, qui a produit toute une sensation, cette semaine, un grand drame de cape et d'épée, *Don César de Bazan*, monté avec une richesse inouïe de costumes et de décors. Le rôle principal, celui de *Don César* est tenu par M. Darcy, qui se révèle dans ce genre sous des dehors tout à fait nouveaux. M. Darcy, qu'on était habitué à voir dans des rôles comiques d'opérette, se montre dans *Don César* un premier rôle de drame accompli. Il porte avec une désinvolture étonnante le costume romantique et met flamberge au vent comme un vrai Mousquetaire. Mme Clara Dartigny, la charmante diva d'opérette, est une *Maritana* absolument parfaite. Elle déploie dans ce rôle des qualités dramatiques hors ligne et sans avoir besoin de larmoyer continuellement, tient son auditoire sous le charme par son émotion vraie, son jeu vibrant et sa diction irréprochable.

M. Soulier se montre à nous sous un aspect également nouveau et fait un *Don José de Santarem* tel que l'auteur a dû le rêver. M. Valhubert, *Charles II*, est bien le type de ce monarque et se fait fort applaudir.

Les deux rôles comiques de la pièce, le *Marquis* et la *Marquise de Montefiore* tenus par M. Léo Méry et Mlle Jeanne Blonck, sont d'un vrai et bon comique, juste dans la note. Le rôle de *Lazarille* est tenu par Mlle Lucie, charmante en travesti. Tous les petits rôles, sacrifiés d'habitude dans les troupes dramatiques, ainsi que la figuration, sont fort bien remplis par Messieurs et Dames des Chœurs, tous gens habitués à la scène et sachant s'y mouvoir.

Bref, nous avons là un bon et beau spectacle dramatique et nous disons à M. Darcy et à sa troupe : Bravo ! donnez-nous souvent du drame comme cela.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

On jouera toute la semaine du 30 septembre, au Théâtre National Français, un drame célèbre en Angleterre comme en Amérique, *Le Dr Jekyll et M. Hyde*, tiré d'un roman à sensation de M. Robert Louis Stevenson. Cette pièce, qui fait partie du répertoire de M. Richard Mansfield, a été jouée par ses artistes, il y a quelques mois, à l'ancien Théâtre Français, avec le plus vif succès.

Le Dr Jekyll et M. Hyde comporte plusieurs beaux tableaux, et sa mise en scène a été soignée d'une façon toute particulière.

Le sujet de la pièce. L'étrange affection du Dr Jekyll, un très honnête homme qui, par suite d'une subite et involontaire transformation physique et morale, devient, à certains moments, sous le nom de Hyde, un affreux criminel. Le Dr Jekyll aime une jeune fille et en est aimé. Soudain, le mauvais esprit s'empare de lui et transformé, absolument méconnaissable, il tue le père de sa fiancée presque sous les yeux de celle-ci. La jeune fille dénonce Hyde comme le meurtrier, mais il a disparu. Il n'a, en effet, qu'à prendre un certain remède, dont lui seul connaît la composition, pour redevenir le docteur Jekyll. Hyde reparait plus tard, prêt à commettre de nouveaux méfaits. La police le guette, le suit, mais elle pénètre chez J. kyll, et dix minutes plus tard, on ne trouve plus que le bon docteur.

M. Cazeneuve jouera le double rôle de Jekyll et de Hyde. Ses transformations à vue seront très curieuses. Les autres interprètes seront MM. Fillion, Julien Daoust, Bouzelli, Hamel, Palmieri, Godeau, Leurs, de la Grange, Mlle Verteuil et Mme de la Sablonnière.

—La guerre civile aux Etats-Unis a commencé le 15 avril 1861 et s'est terminée le 26 avril 1865.

MONUMENT NATIONAL

On ne pouvait mieux choisir pour une semaine d'ouverture que la désopilante comédie intitulée : *L'Oncle Bidochon*, qui est une des plus amusantes du répertoire moderne.

Un médecin doit épouser une jeune fille des nouvelles couches, et le papa qui est baron, et qui aime à se faire donner du titre à tout instant, a une toquade. Il consent bien à ce que sa noble fille se mésallie, mais il y met une condition : c'est que devront signer au contrat, les parents du futur : " Faut de la famille, ça pose, et il n'y a rien comme la famille." Le médecin n'a pour toute famille qu'un oncle qui est pompier et une tante qui est demoiselle. Il les invite au contrat. Au dernier moment, son oncle ne peut venir. Son ami, un acteur qui, à l'insu du fiancé se propose de remplacer le pompier Bidochon au contrat, avec une de ses compagnes de théâtre. Au deuxième acte on se trouve chez le baron qui vous a un nom long comme un carême, c'est le soir du contrat, le vrai Bidochon arrive avec sa jeune (!) sœur, suivi après quelques minutes du faux Bidochon et de la fausse demoiselle également Bidochon. Ici, interviennent toutes les complications qu'on avait prévues au premier acte, et bien d'autres encore. C'est tordant de voir ce fiancé avec sa figure funéraire le soir d'un contrat, le vrai Bidochon vidant

les consommations dans son casque, etc.

Au troisième acte, tout finit par s'arranger, mais ce n'est pas sans peine. C'est une des plus drôles parmi les comédies modernes. La distribution a été consciencieusement faite. A voir, la scène du bal où les toilettes féminines seront éblouissantes. On rira. Aux entr'actes, le public s'amusera avec le jovial Davilliers, le magicien anti-spiritisme français, qui prouvera clair comme de l'eau de roche, que le spiritisme n'est que de la vulgaire magie.

Falardo, l'homme orchestre donnera d'épatantes imitations. Ces deux spécialistes ont été appréciés par toute la presse américaine.

Mlle Eva Plouffe présidera au piano, mais elle ne jouera pas de " cake-waks ", ah ! non par exemple.

Les vues animées seront la pièce de résistance. Le public aimera à revoir les physionomies ducales et autres, défilant sur une toile comme en plein air. On s'amusera.

Il n'y a pas à dire, voilà un programme chargé pour un début, qui ne manquera pas d'intéresser prodigieusement les habitués.

—Saül, le premier roi des Israélites, mesurait 7 pieds de hauteur.

—La Chine produit chaque année pour 525 millions de soie et en exporte les quatre cinquièmes.

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE
O. BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dr Artistique

IMMENSE SUCCES PARISIEN

SEMAINE DU LA FAMILLE PONT-VIQUET

Comédie en 3 actes, d'Alexandre Bisson

R. HARMANT DANS LE ROLE DE LA REYNETTE

Semaine du 7 octobre : LE DOCTEUR JO-JO

Comédie vaudeville en 3 actes

Prix des Places : - 15, 20, 30 et Loges 50c.

MATINÉE TOUS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES.

Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c

Soirée de Gala mercredi. Intermède par M. Harmant et Mme Vasti

Mme Marguerite Bellehumeur

Conserve sa jeunesse grâce au Régulateur de la Santé de la Femme. Mes voisines sont étonnées de voir



qu'à mon âge, j'ai 63 ans, et malgré ma nombreuse famille, je paraisse encore aussi jeune qu'à l'âge de 40 ans.

" Rien de plus simple : chaque fois que je sentais les premières attaques du mal, je ne lui permettais pas de se développer ; je le coupais dans sa racine en prenant le Régulateur de la Santé de la Femme. Bien des fois, j'ai eu recours à ce remède bienfaisant, à ce tonique incomparable, et toujours je m'en suis bien trouvée. Voilà pourquoi, malgré la vieillesse j'ai conservé toutes mes forces et mon visage respandit des couleurs brillantes de la jeunesse."

Telle est la lettre que Mme Marguerite Bellehumeur, d'Arichat, N.B., écrivait le mois dernier au Dr J. Larivière.

Le résultat obtenu par cette dame peut l'être également par toutes les femmes ; il leur suffit pour cela de prendre toujours le tonique par excellence que recommandent tous les médecins ayant à cœur le salut de leurs patientes, et ce tonique n'est autre que le Régulateur de la Santé de la Femme du Dr J. Larivière, aidé des Female Plasters du même docteur. Conserver sa jeunesse, c'est reculer l'époque de la vieillesse jusqu'à ses plus extrêmes limites, et c'est le but que doivent se proposer toutes les femmes.

Le Régulateur de la Santé de la Femme, les Female Plasters et les Columbia Headache Pills du Dr J. Larivière, sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies. Si votre pharmacien ne les tient pas, écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R.L., qui vous enverra une liste de questions secrètes.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

—La langue d'une girafe mesure 1 1/2 pied de longueur.

—Le massacre des Arméniens par les Turcs, a eu lieu en 1895 : 30,000 personnes ont été tuées et 200,000 se sont trouvées sans refuges.

—Le papier indestructible par le feu a été inventé par un M. Meyer, de Paris en 1899 ; après un essai, ce papier aurait passé 148 heures au milieu d'un feu ardent sans être endommagé.

LA SANTE AVANT TOUT

Ce sont les affections des voies respiratoires qui compromettent le plus la santé ; c'est le *Baume Rhumal* seul qui guérit ces affections.

—Le plus grand et le plus riche hôtel des Etats-Unis, est l'hôtel Ponce-de-Léon, à St Augustine, en Floride. Les prix de cet hôtel sont de \$20 en montant par jour.

CONTRE L'INSOMNIE

Quand la toux cause l'insomnie, on prend du *Baume Rhumal* et on dort à poings fermés.

MERES

Regardez bien cette gravur



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO.
NEW-YORK.

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E, 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

LE ROI DES TONIQUES

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Nos sœurs malades ont pris de votre VIN DES CARMES comme remède, et elles se sentent de plus en plus **fortifiées**. Je puis vous dire que nous trouvons votre vin très bon.

SR ASSOMPTION,
des Sœurs de Ste-Famille,
Sherbrooke.

Hospice Saint-Charles

Québec, 15 juin 1900.

Messieurs, — Veuillez accepter nos meilleurs remerciements pour votre généreux envoi du VIN DES CARMES. Celles de nos malades qui en ont bénéficié, en particulier Sœur Justine, ne peuvent faire assez d'éloges des propriétés **toniques** de cet excellent vin.

En vous priant d'agréer ce trop faible témoignage de notre gratitude, nous nous soucrivons,

Vos très obligées,

LES RELIGIEUSES DU BON PASTEUR
de l'Hospice Saint-Charles.



Hospice des Sœurs de la Charité

Québec, 16 janvier 1901.

Nous, soussignées, certifions que le VIN DES CARMES est un excellent **tonique** qui a fait un bien réel à celles de nos Sœurs qui en ont fait usage.

De plus, nous sommes heureuses d'ajouter que plusieurs de nos Missions l'ont employé avec succès.

LES SŒURS DE LA CHARITÉ
DE QUÉBEC.

Recommandation renouvelée

Hospice Sainte Anne,
Baie Saint-Paul (Charlevoix),
5 décembre 1900.

Messieurs, — Je suis heureuse d'avoir l'occasion de dire de nouveau un mot de votre VIN DES CARMES. Depuis deux ans que nous le connaissons, nous l'avons employé toujours avec succès et nous ne craignons pas de dire qu'il est un des meilleurs **toniques** que nous ayons eus. Nous en recommandons fortement l'essai à toute personne faible, certaine qu'elle s'en trouvera bien.

Votre servante,

SR M.-ANNE DE JÉSUS,
Supérieure vénérable des Petites
Sœurs Franciscaines de Marie.

L'UNIQUE RECOMMANDABLE

QUÉBEC, 13 FÉVRIER 1900.

Il y a déjà plusieurs années, j'ai prescrit diverses espèces de vin généralement les plus recommandables dans le temps. Après avoir connu la formule du VIN DES CARMES, la combinaison de ces médicaments m'a plu, et je l'ai ordonné dans un très grand nombre de cas. Les résultats obtenus m'ont tellement satisfait que

LE SEUL VIN MEDICINAL

que je recommande maintenant est le VIN DES CARMES.

DR J.-A. GARNEAU.

LE LOUVRE

Nouveautés d'Automne OUVERTURE GENERALE

Dans tous les Départements

CONFECTION!

BLOUSES en Soie, Cachemire, Flanelle, Flanellette, 50c en montant.

COLLERETTES, MANTEAUX, JUPES, COSTUMES

MANTEAUX demi-longs et longs; ajustés et demi-ajustés. La grande vogue du jour.

COLLERETTES reversibles avec ou sans frange, appliquées de drap noir ou peluche. Excellente doublure soie ou satin, et bordure en fourrure.

JUPES courtes pour la pluie avec piqures élégantes.

Belles Jupes de promenade dans les nuances les plus recherchées.

Costumes pour Dames—Magnifiques patrons, couleurs nouvelles, coupe parfaite et confection soignée. Bolero et genre tailleur.

Etoffes à Robes, Costumes et Jupes—La plus belle variété. Lignes spéciales de Drap Vénitien, Bengaline, Drap soleil, Serges de tous genres, Camel's Hair.

SOIE TAFETAS noire, une valeur particulière à 45c, valant beaucoup plus. Qualité supérieure pour 75c. Extra, très large, seulement \$1.00.

SATIN NOIR—Nous nous surpassons dans cette ligne si hautement prisée par les connaisseurs.

Trois qualités extraordinaires qui constituent une valeur double du prix auquel nous les offrons, 50c, 75c et \$1.00.

SOIE et SATIN de couleurs, superbe peau de soie à 50c seulement.

Soie Tafetas à 75c. Incomparable à Montréal.

BAS "Le Louvre" en fait toujours une spécialité.

1 Job de Bas en cachemire, par côté à 15c, valant 25c.

Bas Unis en cachemire insurpassables à 19c, 25c et 38c.

GANTS—Nous tenons toujours le haut du pavé. Cette saison plus que jamais, nous sommes pourvus de ce qu'il y a de plus chic, de plus distingué, de plus confortable et de meilleur.

NOS MODES sont toujours les plus attrayantes de Montréal.

De récents agrandissements et de considérables améliorations à nos magasins nous ont permis de compléter d'une manière parfaite notre assortiment général de **Hautes Nouveautés** en fait de Modes, confections choisies et merceries, ainsi que la lingerie de maison y compris les Rideaux, Tentures, etc.

Nos différents **Départements** sont au **Grand Complet** et nous invitons nos clients et amis à venir juger de l'extension considérable qu'a pris notre commerce dans ces dernières années. Ce succès est simplement dû à ce que nous tenons tous ce que nous promettons et nos marchandises sont triées sur le volet par des experts et cela au bénéfice de nos acheteurs.

N. TOUSIGNANT, Prop.

Coin des rues St-Laurent et Demontigny

Guérison miraculeuse d'une dame bien souffrante et découragée, par les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine et les conseils de ses Médecins Spécialistes.

Le BEAU MAL chez les femmes commence toujours par une douleur soit dans le côté droit ou dans le côté gauche et quelquefois même dans les deux côtés.

Comme les femmes n'apportent généralement pas d'attention à cette maladie dès son commencement, cette douleur s'accroît et se change en une pesanteur, des tiraillements et des souffrances dans tout le bas du corps. Elles ont aussi mal aux reins et aux jauges. Le moindre travail qu'elles font les fait beaucoup souffrir et les épuise. Ces femmes souffrent du mal de tête, de mauvaise digestion. Elles ont beaucoup de trouble avec leur vessie et sont obligées d'uriner souvent, Elles sont nerveuses et affaiblies. Elles dorment mal la nuit et sont à peine capables de travailler pendant la journée.

Nous rencontrons ces femmes qui souffrent ainsi, principalement parmi celles qui travaillent fort, comme les jeunes filles aux manufactures; les mères qui ont beaucoup d'ouvrage à la maison et qui sont à la tête d'une nombreuse famille: chez les femmes qui sont sur le retour de l'âge, qui n'ont pas donné à leur santé le soin qu'elles auraient dû, à cette époque critique de leur vie, et aussi chez toutes les femmes qui sont faibles en sang. C'est une maladie terrible, qui a rendu malheureuses un grand nombre de femmes, mais qui est toujours guérie par les PILULES ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles, si elles sont prises avec soin et avec patience.

Les PILULES ROUGES de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, tonifient ces organes essentiellement féminins et en assurent leur fonctionnement régulier, guérissent le BEAU MAL et les troubles qu'il occasionne. Elles guérissent les points de côté, les tiraillements et les douleurs dans le bas-ventre. Elles donnent appétit, aident la digestion et donnent aux femmes faibles et nerveuses, la force et l'énergie. Elles guérissent le BEAU MAL et les maladies propres aux femmes, parce qu'elles ne sont que pour les femmes et les maladies propres à leur sexe, et c'est de ce fait qu'elles tiennent leur force et leurs vertus.

Le témoignage de Mme MALENFANT est un exemple frappant de ce que les PILULES ROUGES peuvent faire pour la Santé des Dames qui souffrent :

En réponse à votre lettre me demandant des nouvelles de ma santé il me fait plaisir de vous dire que je suis parfaitement guérie des maux dont je souffrais lorsque je vous ai écrit. Comme vous le savez, j'étais affectée du Beau Mal, au point qu'il m'était impossible de faire mon ouvrage. J'avais mal dans le dos et dans les côtés. J'avais toujours mal à la tête et mes vivres ne digéraient pas. J'étais toujours fatiguée, nerveuse et découragée, toujours prête à pleurer et le moindre trouble m'affectait beaucoup. J'avais aussi du trouble avec mon urine, que j'étais obligée de passer souvent, et ma vessie me faisait beaucoup souffrir.

Quelques boîtes de PILULES ROUGES et les bons conseils que vous m'avez donnés dans vos lettres m'ont complètement ramenée à la santé et maintenant, je suis forte et heureuse. Je fais tout mon ouvrage sans fatigue et enfin, je jouis de la vie comme toute femme en bonne santé. Je vous en remercie beaucoup.

Il y a longtemps que je n'ai pas pris de PILULES ROUGES et ma santé se maintient toujours en parfait état.

Dame Veuve DELIMA MALENFANT,
No 26, rue Walnut, Willimantic, Conn.

Nous invitons nos patientes à venir voir les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE, si elles désirent avoir plus de renseignements sur leurs maladies ou sur le mode d'emploi des PILULES ROUGES, ou de leur écrire; les consultations, personnelles ou par lettres, données par nos Médecins, sont absolument gratuites et ne pourront manquer d'être utiles aux femmes qui souffrent et veulent se guérir. Nos PILULES ROUGES se vendent 50c la boîte, ou 6 boîtes pour \$2.50, envoyées par la malle au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du montant.

Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

La marque d'estime la plus flatteuse que puisse recevoir la direction d'un théâtre, c'est de voir redemander un spectacle. Or, au Palais-Royal, après trois semaines d'existence seulement, le public a formellement réclamé la répétition de deux pièces. Comme les réclamants étaient également partagés et également pressants, on est parvenu à les mettre d'accord en jouant les deux comédies en faveur, trois jours l'une et trois jours l'autre.

Cette semaine, *La Famille Pont-Biquet* tient l'affiche avec un succès sans précédent. C'est la première fois que cette pièce est jouée, non-seulement ici mais encore en Amérique. *La Famille Pont-Biquet*, quoique extrêmement comique, est une comédie très fine, pleine d'observations psychologiques rendues avec un art exquis. C'est là le véritable théâtre français, dans toute sa bonne humeur et sa pureté. Le public le sent si bien, qu'il se porte en foule au Palais-Royal et que cette foule est aussi élégante et choisie qu'assidue. Pas besoin d'autre preuve : l'examen d'une salle de spectacle, garnie de ses auditeurs, suffit au moins expérimenté des observateurs pour être fixé sur le goût du public et le succès des œuvres représentées.

Différentes améliorations vont être apportées à la salle. Du reste les projets d'amélioration, dans chaque ordre de choses, sont assez nombreux. Il ne faut que le temps de les amener à maturité.

Du côté de la troupe, de nouveaux engagements vont être conclus, et on nous promet des sujets de premier ordre. Nous prenons acte de cette promesse, nous réservant d'examiner si elle n'est pas excessive.

Il serait injuste d'oublier, dans ces éloges si bien mérités, l'excellent petit orchestre, conduit par M. Miro. Les artistes qui le composent sont tous des virtuoses, attentivement écoutés, qui charment réellement les loisirs de l'entr'acte.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorrhagies ou autres causes.

Toutes les pierres précieuses sont purifiées par un bain de miel.

LA TOUX CESSE

C'est gênant, c'est pénible, une toux persistante. On la fait cesser en prenant le *Baume Rhumal*.

Le chloroforme a été employé, la première fois, le 2 janvier 1832.

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*, en reconfortant le sang, ramèneront la bonne humeur.

Le sucre granulé a été inventé à Anvers, Belgique, au commencement du XIXe siècle.

COMPARAISON IMPOSSIBLE

Le *Baume Rhumal* ne coûte que 25c la bouteille. Le bien qu'il fait ne peut s'évaluer en argent.

Le Rhin n'a que 960 milles de longueur. Il parcourt cependant une vallée de deux fois la grandeur du Texas.

SECRET DE LONGEVITE

Le secret de longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

Le premier bateau à vapeur et avec roues chaque côté a été construit et lancé sur la Seine, à Paris, en 1803.

Toujours Jeune.

MALGRÉ l'âge, quand on jouit d'une bonne santé, c'est le cas de dire que l'on est toujours jeune. Il suffit de donner de la force aux tissus affaiblis, de tonifier les organes de la circulation, de restaurer le sang qui s'appauvrit, de favoriser le jeu normal du système nerveux au moyen des merveilleuses



Pilules de Longue Vie

(BONARD)

et vous aurez trouvé le moyen de reculer la vieillesse dans ses extrêmes limites, d'avoir vaincu l'âge et de vous être assuré un long bail de vie sans effort appréciable.

C'est bien là le résultat qu'a obtenu M^{me} Jos. Robert dont l'épuisement était presque complet, et dont l'existence, comme une lampe sans huile, menaçait tous les jours de s'éteindre.

Son témoignage, absolument désintéressé, est d'une éloquence foudroyante, destinée à vaincre la dernière résistance des sceptiques les plus entêtés.

LA C^{ie} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

MESSIEURS—"Je souffrais d'un mal indéfinissable depuis des années, et, bien qu'ayant été affligée de toutes sortes de maux particuliers à mon sexe, j'avais atteint un âge respectable. Pendant ces dernières années, mes forces petit à petit m'abandonnèrent, je devins presque incapable de travailler et un dégoût profond de la vie s'empara de mon être. La langueur, la lassitude m'accablaient, je sentais mon sang se refroidir dans mes veines et mon dépérissement faisait peur à voir. Je ne songeais jamais qu'il pût exister un remède assez efficace pour restaurer une maladie si mal prise. Je fis l'essai des *Pilules de Longue Vie*, j'en pris une boîte qui me soulagea, une seconde qui me fortifia, et plusieurs autres qui accomplirent ma guérison sans le moindre effort de ma part. Aujourd'hui je suis alerte comme au jeune temps, je puis même travailler, et c'est mon plus grand bonheur de pouvoir donner ici ce témoignage public de la haute valeur des *Pilules de Longue Vie* qui m'ont si bien guérie."

M^{me} JOS. ROBERT, 1003, rue Saint-Laurent, Montréal.

Voilà, n'est-ce pas, des paroles d'une personne d'expérience, qui en sait toute la valeur et n'aurait certainement pas loué ce remède sans être sûre de son efficacité. Nous savons que vous pouvez être guérie comme cette personne, et c'est pour vous en convaincre que nous vous offrons gratuitement, sur réception d'un timbre de 2 cents une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Écrivez-nous ou venez à nos bureaux, 202, rue Saint-Denis, demandez l'échantillon des *Pilules*, prenez-en régulièrement et consciencieusement, et soyez sûre que vous bénirez l'heureuse inspiration d'avoir accepté notre proposition.

POUR CONSULTATIONS GRATUITES écrivez à nos médecins ou venez les consulter à nos bureaux, ils vous donneront de précieux conseils qui vous aideront à recouvrer la santé. Ces conseils ne vous coûteront absolument rien

LA C^{ie} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO 4.

LA QUINZAINE MUSICALE, 50 années zette du piano et du chant de la maison. Petite Ga. à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1. édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tél. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr E.-H. KLINE, Ld.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ — GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MAIGREUR — PETIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les
PILULES AN-ONIO
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAYANT, 18, r. des Deux-Portes, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR D'ARCY.

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents. revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
REPUBLICQUE FRANÇAISE
PARIS 1900
L'APRÈS & L'AVERTGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.



NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO

1855



— Ainsi, mon pauvre garçon, vous n'avez pas plu au père de Mathilde ?
— Non ; il m'a demandé ce que je gagnais, et comme je lui répondais : Rien !
— Eh bien ! m'a-t-il dit, gagnez la porte, ce sera toujours ça !

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

R. D'ARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine

Téléphone Bell, Est 1954.

SEMAINE, DU 30 SEPTEMBRE

DON CESAR DE BAZAN

DRAME A GRAND SPECTACLE EN 5 ACTES

Tous les soirs à 8 1/2 heures. - Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 1/2 heures.

La semaine prochaine : LA FILLE DE Mme ANGOT

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1736

Bureau privé, Tél Est 2017

GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 30 SEPTEMBRE **Dr JEKYLL & M. HYDE**

PAUL CAZENEUVE dans Dr Jekyll & M. Hyde

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c.

Loges, 50c et 75c.
Loges, 50c.

Semaine prochaine : LA GRACE DE DIEU

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : *9.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 3.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, *8.00 p.m.
Arrivée à Holyoke, *7.12 a.m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.
Départ de Springfield, *8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke, *8.18 p.m., 9.32 a.m.
Arrivée à Montréal, *8.15 a.m., 9.10 p.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworky, Holyoke, Mass. ; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E.-F. Payette, 357 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard ; A.-J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

M. F. EGG.

City Passenger Agent.

Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

RIPANS

Véritable économie domestique

Elle ne consiste pas entièrement dans le montant d'argent qui peut être épargné, chaque semaine, sur le revenu de la famille. La santé de chaque membre de la famille est de plus grande importance, car aucun foyer, en somme, ne peut être heureux à moins que la santé n'y règne en maîtresse. C'est à la mère de voir à cela. Par instinct, elle peut découvrir plus vite que personne autre quand la santé du mari ou des enfants commence à se détériorer. Le seul symptôme de maladie peut être la perte de l'appétit, un mal de tête ou une légère attaque d'indigestion, mais cette situation aboutit souvent aux pires résultats.

Il est donc juste de faire connaître à toutes les mères la valeur des **RIPANS TABLETS**. Elles peuvent guérir toute tendance à la mauvaise digestion, à son début, et elles en viennent même à bout, quand elle s'est développée. Les Ripans constituent un bon remède de famille et ne coûtent que cinq centimes, par carton contenant dix, dans n'importe quelle pharmacie.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'accepter aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Facon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désorsif, dissipe Hâle, Rougeurs, Fides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
CANDÈS, Paris
Il date de 1849

JOURNAL DE LA JEUNESSE, hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

L'entretien se prolongea pendant à peu près une heure.

Au bout de ce temps le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour de l'hôtel.

Ludovic Bressolles rentrait.

—Eh bien ! lui demanda Valentine en allant à sa rencontre jusqu'à la porte du salon, M. Albert de Gibray ?

—Il y a un peu de mieux... répondit l'ex-architecte.

—Alors, la guérison est assurée ?...

—Le médecin l'espère... Mais quand viendra cette guérison ?... C'est un problème que le temps seul pourra résoudre... Dans tous les cas ce sera très long... Il paraît que la convalescence pourra durer des semaines et peut-être des mois.

Valentine et Maurice échangèrent un regard.

Pendant qu'Albert de Gibray resterait étendu sur son lit de douleur, ils agiraient en toute liberté.

LIX

Maurice, en quittant l'hôtel de la rue de Verneuil, où il avait promis de revenir le lendemain chercher des nouvelles de Marie, s'était rendu rue de la Victoire chez sa *bonne amie* Mme Rosier, qu'il se proposait de questionner et qu'il avait laissée très intriguée et très inquiétée par l'annonce de l'espèce d'interrogatoire qu'elle aurait à subir.

Nous savons depuis longtemps qu'il fallait peu de chose pour effrayer Aimée Joubert au sujet du fils qu'elle adorait, et à qui elle avait caché, à qui elle comptait bien cacher toujours, le secret de sa naissance.

Elle attendait Maurice avec impatience, tout en frissonnant à l'idée de la visite promise.

Aimée Joubert, cette créature virile, à l'esprit vigoureux, à l'âme ferme, devenait faible et impressionnable comme une femmelette, quand elle pensait à son enfant.

Maurice arriva.

Elle le reçut avec ses démonstrations habituelles de tendresse, mais elle éprouvait un malaise.

Son cœur battait d'une façon douloureuse et irrégulière. Elle prévoyait l'approche d'un chagrin poignant.

D'où viendrait ce chagrin ?

—Bonne amie, dit le jeune homme en l'embrassant, vous voyez que je tiens parole... Je viens passer avec vous une bonne soirée...

—Merci, cher enfant... Tu sais que mes plus grandes joies sont de te voir... de causer avec toi...

—Vous aurez ces joies, car me voici et nous avons beaucoup à causer...

Mme Rosier sentit grandir ses craintes.

—Tu as donc véritablement à me parler d'une façon sérieuse ? demanda-t-elle en cachant ses inquiétudes sous un sourire un peu contraint.

—D'une façon sérieuse, oui... Vous allez en juger tout de suite...

—Parle donc, cher enfant, je t'écoute...

La pauvre femme s'attendait à une lutte mais elle ne voyait pas clairement sur quel terrain allait s'engager cette lutte.

Maurice s'était assis au coin du feu.

Mme Rosier, selon son habitude, prit sur la cheminée un paquet de cigarettes et le lui tendit.

Il en alluma une, en tira quelques bouffées de fumée et commença ainsi :

—Dernièrement, bonne amie, vous en souvenez-vous ? Nous parlions de ma position, de mon avenir.

—Je m'en souviens à merveille. Tu venais de m'apprendre de ta prise de possession de l'emploi de secrétaire auprès d'un riche capitaine de la marine hollandaise... Tu allais faire un petit voyage de recherches pour ce capitaine...

—Vous avez bonne mémoire...

—Tout ce qui se rapporte à toi prend une telle importance à mes yeux que je ne pourrais l'oublier.

—Donc nous parlions de ma position.

—Et nous étions d'accord à la trouver très bonne... interrompit Mme Rosier... Tu te proposais même de réaliser des économies sur tes appointements, joints aux petits revenus que ta pauvre mère t'a laissés et qui t'arrivent en passant par mes mains... Si tu persévères dans tes sages projets, d'ici à quelques mois tu auras déjà mis de côté une assez jolie somme.

—Oh ! dans quelques mois, ma position aura complètement changé.

—Veux-tu dire qu'elle sera devenue meilleure encore ?

—Oui.

—Et comment cela ?

LX

—Je ne parle point de ma situation pécuniaire, très satisfaisante dès à présent... reprit Maurice.

—Explique-toi, cher enfant... murmura Mme Rosier.

—Vous vous souvenez du jour où je suis venu vous annoncer ma nomination de secrétaire d'un capitaine de navire hollandais...

—Parfaitement.

—Avez-vous oublié le sujet principal de notre conversation ?

—Nous avons parlé de beaucoup de choses...

—Sans doute, mais il en est une que nous avons plus particulièrement discutée.

—Fais-tu allusion à ton projet de jouir longtemps de l'indépendance et des plaisirs de la jeunesse avant de songer au mariage ?

—Oui.

—Et nous étions d'accord sur ce point que te marier trop tôt serait absurde...

Maurice tira une bouffée de fumée de sa cigarette et répliqua :

—Eh bien, bonne amie, la seule chose absurde était de parler ainsi...

La policière frissonna de la tête aux pieds.

—Tu as changé d'avis ? ? s'écria-t-elle avec épouvante, car elle songeait aux conséquences fâcheuses qu'un revirement dans les idées de Maurice ne manquerait pas d'entraîner à sa suite.

—Oui.

—Tu songes à prendre femme ?

—Je ne songes même qu'à cela.

—Je n'y puis rien comprendre ! T'enchaîner à ton âge ! ! Toi qui ne semblait épris que de liberté il y a quelques semaines !...

—C'est qu'à cette époque je ne connaissais point encore celle que j'aime...

—Tu es amoureux ?

—Eperdument !...

—Eperdument !... répéta Mme Rosier croyant à peine ce qu'elle entendait.

—Le mot n'est pas trop fort.

—Et de qui ?

—De la plus charmante enfant qui puisse exister...

De la jeune fille la plus jolie, la plus gracieuse, la meilleure, la plus exquise ! Aussi je l'aime comme un fou et, quand vous connaîtrez cette angélique créature, vous reporterez sur elle une grande part de l'affection que vous voulez bien éprouver pour moi.

Aimée Joubert, à mesure que le jeune homme affirmait sa passion, écoutait avec une terreur croissante.

Une sueur froide mouillait ses tempes.

Il lui fallait un violent effort de volonté pour ne pas trahir son angoisse.

—Allons, cher enfant, répondit-elle en appelant un sourire contraint sur ses lèvres décolorées, tu n'as pas réfléchi... l'expérience te manque... Tu prends pour un grand amour un caprice passager qui s'évanouira un de ces matins comme s'évanouit un songe au moment du réveil.

Maurice secoua la tête.

—Ne croyez point cela, bonne amie, fit-il, j'ai vingt-trois ans, je suis un homme et j'ai appris à connaître la vie... Je suis d'une nature sérieuse et réfléchie, incapable par conséquent de m'illusionner et de prendre un caprice pour un grand amour... En épousant celle que j'aime je trouverai non seulement les joies du cœur, mais une position brillante dans le monde, une famille...

Ces deux mots : *une famille*, rendirent l'énergie à Mme Rosier.

—Voici le danger... se dit-elle... Je lutterai...

Puis, tout haut :

—Qu'est-ce que cette famille ? demanda-t-elle.

—Celle d'un ancien architecte retiré des affaires, riche et considéré... Il se nomme M. Bressolles... Il possède plus de cent mille livres et donnera certainement une dot magnifique à sa fille unique Marie...

—Je crains, mon pauvre enfant, que tu ne te repaisses d'illusions... Comment espères-tu, toi sans position, sans autre fortune qu'une pension de six mille francs, épouser l'héritière de plus de cent mille livres de rente ?... Cela me paraît impossible...

—C'est très possible au contraire et cela se fera certainement...

—As-tu donc demandé déjà la main de Mlle Marie Bressolles ?

—Non... et vous devez le comprendre... Je sais trop bien ce que je vous dois, bonne amie, pour agir sans prendre vos conseils... Vous avez remplacé ma mère, vous m'avez élevé, vous êtes ma protectrice, ma meilleure amie, c'est donc vous que je prierai quand le moment sera venu, d'aller faire pour moi la demande officielle.

—Moi !... s'écria la policière épouvantée.

—Sans doute ! répondit Maurice en regardant *bonne amie* d'un air surpris. Pourquoi donc cette chose si simple a-t-elle l'air de vous causer une agitation si grande ? de vous terrifier en quelque sorte ?

—Elle ne m'agite ni ne me terrifie... balbutia la pauvre femme avec embarras. Elle m'étonne seulement et je demande si tu as en ce moment toute ta raison...

—J'ai toute ma raison, n'en doutez pas, bonne amie, fit le jeune homme en souriant et en prenant les mains d'Aimée Joubert. Le mariage dont je vous parle et qui, quoi que vous en pensiez, est certain, m'ouvre un avenir que je ne dois point laisser échapper... Songez-y donc, je suis à cette heure une sorte de Bohème dont la naissance est entourée de mystère... Je n'ai ni position, ni fortune... L'occasion s'offre de prendre une place honorable dans le monde, il faut la saisir... En vous priant de me servir de mère une fois de plus, et d'aller demander pour moi la main de Marie Bressolles, je sais que je ne vous expose point à une fausse démarche... J'ai la certitude que vous serez bien accueillie et que vous obtiendrez une réponse favorable...

Mme Rosier avait baissé la tête.

Elle était accablée, presque anéantie.

Elle attendait maintenant, le cœur oppressé, les questions qui allaient sortir fatalement des lèvres de Maurice.

Celui-ci continua :

—Jusqu'à ce jour, confiant en vous, je me suis laissé vivre sans trop m'inquiéter de savoir qui j'étais, d'où je venais, où j'allais... Il n'en est point de même aujourd'hui... Je vois un but, but rayonnant qui dépasse de beaucoup mes rêves les plus ambitieux, et j'ai soif de l'atteindre... Vous comprenez que l'insouciance n'est plus de saison... et que je dois par avance me mettre en mesure de répondre aux interrogations qui me seront sans aucun doute adressées... Il faut que je puisse présenter les papiers établissant d'une façon régulière mon état civil... Je sais que je m'appelle Maurice Vasseur, mais je n'ai jamais possédé mon acte de naissance ni les actes mortuaires de mon père et de ma mère... Je dois être étranger d'origine, puisque je n'ai point été appelé pour le tirage au sort... J'ignore tout ce qui me concerne et je veux sortir de mon ignorance... Je viens donc vous prier, bonne amie, de me remettre mes papiers de famille si vous les possédez, et dans le cas contraire de m'apprendre où et comment je pourrai me les procurer... Je vous prie enfin de soulever pour moi le voile mystérieux qui cache ma naissance et le passé de ma mère...

Mme Rosier écoutait toujours Maurice.

Son visage était livide et ses mains glacées, tout son sang refluant vers son cœur.

Quand le jeune homme se tut, elle releva la tête et dit d'une voix sourde :

—Mon enfant, ce mariage est impossible...

Maurice tressaillit.

—Impossible !... répéta-t-il. Pourquoi donc ?

La policière quitta son siège et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en s'écriant :

—Ne me questionne pas... Je ne pourrais te faire qu'une réponse, toujours la même : Ce mariage est impossible !...

—Permettez-moi de vous faire observer, bonne amie que cette réponse ne signifie rien... répliqua Maurice avec le plus grand sang-froid. Elle cache une énigme dont j'ai le droit et la volonté de connaître le mot... Donc, je vous répéterai sans cesse : Pourquoi ce mariage est-il impossible ?

Mme Joubert se tordit les bras.

—Mon Dieu ! balbutiait-elle presque sans en avoir conscience, mon Dieu ! quelle fatalité !

—Voyons... voyons, calmez-vous, bonne amie... fit Maurice dont la voix devenait de plus en plus douce. Votre agitation, votre trouble, au lieu de dissiper mes soupçons, les irritent... Vous m'épouvantez ! Savez-vous bien que ces quatre mots : *Ce mariage est impossible*, semblent indiquer que ma naissance est mystérieuse ?... Ils me donneraient le droit de supposer que mon père était un misérable, et ma mère une odieuse créature... Savez-vous cela ?

Les sanglots qui depuis un instant suffoquaient Mme Rosier éclatèrent.

Sa poitrine se soulevait violemment ; deux ruisseaux de larmes inondaient ses joues.

En présence de ce désespoir Maurice ne savait que penser...

—Pourquoi ses larmes ? pourquoi ces sanglots ? s'écria-t-il. Ce ne sont pas des pleurs qu'il me faut, c'est une réponse que j'exige !... Vous me taisez le nom et le passé de ma mère... Était-elle donc à ce point infâme que son infamie la poursuive après sa mort ?

Mme Rosier changea brusquement d'attitude.

Elle se dressa, comme galvanisée, et marchant sur Maurice, menaçante, l'œil fixe et terrible, elle commanda :

—Silence, malheureux ! ! n'insulte pas ta mère ! !

—Si je l'insulte, c'est par votre faute !... Votre mutisme me plonge dans un abîme de doute effroyable... Dites-moi ce que fut ma mère, ce qu'elle a souffert et alors, au lieu de l'insulter, je la plaindrai. Dites-moi tout... je comprendrai peut-être alors pour-

quoi vous prétendez que mon mariage avec Marie Bressolles est impossible...

—Tu veux savoir ?... fit Aimée Joubert.

—Oui, je le veux...

—Ecoute-moi donc ! Je vais parler et tu comprendras !...

LXI

Mme Rosier parut se recueillir pendant quelques secondes ; puis elle commença ainsi :

Ta mère, quoique ses parents fussent à peu près sans fortune, avait reçu une éducation distinguée.

—On la destinait au professorat.

—La mort de son père l'empêcha de prendre un établissement et, pour venir en aide à sa mère, infirme, elle entra comme sous-maitresse dans un pensionnat de Dijon.

—Le peu qu'elle gagnait suffisait à force de privations et d'économies pour joindre les deux bouts...

—La pauvre infirme tomba malade.

—Ta mère qui l'aimait de toute son âme ne voulut pas confier à une étrangère le soin de veiller sur elle, et revint dans l'humble demeure s'installer au chevet du lit.

—Un mois après ton aïeule expirait dans ses bras et ta mère restait orpheline à dix-neuf ans, sans autres ressources que son travail.

—Toute sa famille se bornait à un oncle du côté paternel.

—Elle alla le trouver pour lui demander aide et protection.

—Cet oncle, vieillard égoïste et sans âme, n'eut point pitié de la fille de son frère, de la pauvre créature isolée qui venait de recevoir successivement deux coups si cruels, et la repoussa d'une façon froide et presque brutale lui mettant cinq louis dans la main en lui disant :

—Va à Paris ; travaille et gagne ta vie !... Il n'y a que les paresseux qui se laissent mourir de faim !...

—Il vivait cependant dans une grande aisance, puisqu'il possédait plus de deux cent mille francs et n'avait jamais été marié ; mais, je te le répète, l'égoïsme avait durci son cœur...

—Si l'oncle était cruel, la nièce était fière.

—Elle refusa l'aumône, quoiqu'il ne lui restât qu'une misérable somme, et, la place qu'elle occupait dans le pensionnat de Dijon ayant été donnée à une autre, elle partit pour Paris où elle comptait retrouver une ancienne amie de sa mère, d'origine bourguignonne et mariée dans la grande ville.

—Cette fois son espoir ne fut point déçu.

—L'amie de sa mère la reçut avec des témoignages de sincère affection, la consola, l'encouragea, et la fit entrer comme gouvernante dans une maison riche où elle vécut deux ans, tranquille sinon heureuse.

—Malheureusement, la mort du chef de la famille amena de grands changements intérieurs.

—Ta mère dut quitter son emploi, mais une lettre de recommandation pressante lui procura l'accès d'une autre maison. La femme d'un grand seigneur russe se prit de sympathie pour elle et l'attacha à sa personne en qualité de femme de chambre lectrice.

—C'est là près de cette noble et sainte protectrice, que commencèrent les malheurs de sa vie...

Maurice écoutait avec une fiévreuse attention.

Mme Rosier parut se recueillir de nouveau.

Son visage était devenu sombre ; deux grosses larmes coulaient de ses yeux.

Continuez, je vous en prie, bonne amie !... dit le jeune homme. Vous ne sauriez croire à quel point votre récit m'intéresse.

Aimée Joubert essuya du revers de sa main ses yeux humides et reprit d'une voix mal affermie :

—A l'époque précise où elle était admise dans la famille russe, un misérable, un infâme, un démon à face humaine, entra comme valet de chambre de confiance chez le chef de cette famille, le comte Kourawieff...

En entendant prononcer ce nom, auquel il s'attendait si peu, Maurice tressaillit et son attention grandit encore.

Mme Rosier continua :

—Cet homme, d'apparences très séduisantes, était protégé et recommandé par un autre grand seigneur russe, ami intime du comte.

—Ta mère, en le voyant pour la première fois, ne se doutait guère qu'il allait être son mauvais génie, la cause unique de tout ce qu'elle devait souffrir plus tard...

Le scélérat avait de puissantes raisons pour se faire une alliée dans la maison où le crime et le malheur entraient avec lui.

—Il sut jouer avec un tel accent de vérité la comédie de l'amour, il parla mariage d'une façon si persuasive, que ta mère se prit de passion pour lui, ne soupçonna pas un instant sa bonne foi, et dans son inexpérience de la vie, dans sa faiblesse de femme aimante, n'eut ni la force, ni peut-être même la pensée de la résistance... Elle l'épousa.

—Elle l'épousa ! répéta Maurice.

—Oui, elle l'épousa ! ! reprit Mme Rosier avec un accent de rage sourde et devint mère d'un enfant.

—Cet enfant, c'est moi, n'est-ce pas ? interrompit Maurice.

—C'est toi... répondit Mme Rosier. Mais tu ne sais pas tout ! Ecoute ! écoute encore ! !

—Quelque temps après le jour funeste où ta mère avait succombé, la comtesse Kourawieff fut trouvée morte dans son lit, frappée au cœur de deux coups de couteau...

—Le valet de chambre du comte avait assassiné la comtesse, puis il avait pris la fuite, mais en laissant derrière lui de faux indices qui devaient faire croire à la culpabilité de ta mère...

—On arrêta la malheureuse femme... On la traîna en prison...

Maurice frissonna de nouveau.

Aimée Joubert était devenue d'une pâleur mortelle. Son visage avait pris une expression farouche.

Un feu sombre brillait dans ses yeux.

Elle poursuivit fiévreusement, d'une voix rauque et saccadée :

—L'instruction suivit son cours...

—Ta mère, complice en apparence, fut traitée comme une misérable créature et assimilée au bandit qui, après avoir commis le crime pour lequel son protecteur le soudoyait, avait trouvé moyen de se soustraire à l'action de la justice...

—Le temps passa lentement...

—Une semaine avant la séance de la cour d'assises où le véritable assassin allait être condamné à mort par contumace, ta mère mit au monde un enfant, un fils...

—Moi ! s'écria Maurice pour la seconde fois. J'étais prédestiné ! ! ajouta-t-il avec amertume. J'avais reçu le baptême du sang ! ! Comment s'appelait mon père l'assassin ?

—Il se nommait Pierre Lartigues...

—Et ma mère ? qu'advint-il de ma mère ?

—Elle trouva moyen de prouver son innocence d'une manière lumineuse, indiscutable... Elle fut triomphalement acquittée...

—Alors il n'y a pas une tache de sang sur son nom, la justice humaine ayant proclamé son innocence ?

—Pas une...

—Une fois l'acquittement prononcé, que fit ma mère ?...

—Elle jura de se venger de l'infâme qui, non content de la tromper, de la déshonorer, avait failli l'envoyer à l'échafaud...

—Se venger !... Comment ? Par quels moyens ? Que pouvait-elle ?

—Seule, elle ne pouvait rien, et pourtant elle voulait à tout prix retrouver le scélérat, le livrer aux représentants de la loi, faire tomber sa tête... Elle alla s'adresser au préfet de police. Elle sollicita comme une faveur et elle obtint d'être affiliée à la brigade de sûreté... Pendant quinze ans elle en a fait partie...

—Elle ?... ma mère ?... murmura Maurice en cachant son visage dans ses mains.

Au bout de quelques secondes il releva la tête.

—Après tout, qu'importe cela ? fit-il. Ma mère est morte... on n'ira pas fouiller dans sa vie... Mon acte de naissance n'indique point, à coup sûr, que je suis

venu
ma n
—
ment
Ma
serpe
—
voix
—
des d
dure
au se
Larti
de l'a
guell
à la s
Ur
Maur
Ur
—
man
Quant
— Je
cond
Aimé
depu
stret
main
Ma
Je ve
en ai
Ecart
résolu
mère
Mn
vers l
Ta
en vo
Ma
sa poi
— V
êtes c
faud
vous
— C
glota
pouss
pris n
L'a
comm
Pas
vers c
dévou
d'affe
La
sance
Etr
Ain
reçu l
N'é
conso
Peu
fiétrie
d'assi
père l
Peu
solles
quelq
— Un
caus
ment.
C'é
le che
tine.
Cet
— U
trahir

venu au monde dans une prison... L'acte de décès de ma mère ne dit pas qu'elle ait fait partie de la police.

—Ta mère n'est pas morte !... répliqua brusquement Mme Rosier.

Maurice se dressa comme un homme piqué par un serpent.

—Ma mère n'est pas morte ?... répéta-t-il d'une voix étranglée.

—Non... elle vit encore, et quoiqu'elle ait hérité des deux cent mille francs de cet oncle qui avait si durement refusé de lui venir en aide, elle s'est remise au service de la sûreté... Elle poursuit encore Pierre Lartigues, ton infâme père, qui doit être le complice de l'assassin du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil... Elle a fait le serment de les livrer tous deux à la guillotine qui les réclame !

Un tremblement convulsif secouait les membres de Maurice...

Une sueur froide coulait sur son front.

—Et maintenant poursuivit Mme Rosier, va demander la main de Marie Bressolles à son père... Quand il voudra savoir qui tu es, tu lui répondras :

« Je suis le fils d'un nommé Pierre Lartigues, assassin condamné à mort par coutumace, et d'une certaine Aimée Joubert, acquittée en cour d'assises et devenue depuis son acquittement un *numero* de la brigade de sûreté... Voilà ce que je suis, cher monsieur. La main de votre fille, s'il vous plaît !... »

LXII

Ma mère... ma mère... cria Maurice. Où est-elle ? Je veux la voir... Je la verrai... Elle saura me venir en aide comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour !... Écartez les obstacles... aplanir la route que j'ai résolu de suivre !... Conduisez-moi auprès de ma mère !

Mme Rosier se laissa tomber à genoux et, tendant vers le jeune homme ses mains tremblantes, répondit : Ta mère... c'est moi... Ne l'as-tu pas déjà deviné en voyant combien je t'aimais ?...

Maurice, au lieu d'ouvrir ses bras et de presser sur sa poitrine Aimée Joubert, recula terrifié.

—Vous ! balbutia-t-il. Vous, ma mère ! ! Et vous êtes de la police !... Et vous voulez envoyer à l'échafaud mon père et l'assassin du Père-Lachaise que vous croyez son complice...

—Oui... moi !... fit la malheureuse femme en sanglotant. Ne me maudis pas, mon enfant... ne me repousse pas... Je t'aime tant... Ta haine et ton mépris me tueraient...

L'associé de Van Broecke et de l'abbé Méryss était comme pétrifié.

Pas un élan de son cœur ne le poussait désormais vers cette femme qui avait été pour lui si tendre, si dévouée, et qu'il appelait *bonne amie* avec une sorte d'affection quand il ignorait qu'elle fût sa mère.

La situation nouvelle qui lui était faite par sa naissance était l'unique objet de ses préoccupations.

Être le fils d'un assassin lui importait peu...

Ainsi que nous venons de lui entendre dire, il avait reçu le baptême du sang...

N'était-il pas d'ailleurs assassin lui-même, et par conséquent digne de son père ?...

Peu lui importait que sa mère eût été trompée, flétrie, traînée sur la sellette infamante de la Cour d'assises, et tout cela par le fait de son misérable père !

Peu lui importait que son mariage avec Marie Bressolles devint impossible ; il n'en trouverait pas moins quelque moyen pour supprimer la jeune fille...

Une chose unique, dominant toutes les causes, lui causait une indicible épouvante, le terrifiait littéralement...

C'était de savoir sa mère affiliée à la police, sa mère le cherchant, lui, l'assassin, pour le jeter à la guillotine.

Cette pensée le rendait fou.

—Un mot, un geste, une imprudence pouvaient me trahir... pensait-il, et j'aurais été livré par elle...

Peu à peu, cependant, le calme se rétablit dans son esprit ; il se sentit rassuré par la réflexion.

Elle m'aime, elle m'adore, je suis tout pour elle... se dit le misérable. Si je m'étais trahi elle ne m'aurait pas livré... Elle ne me livrerait jamais... Je n'ai rien à craindre !...

Un revirement soudain se fit alors en lui. Il redvint le comédien de premier ordre qu'il était d'habitude ; il prit les mains de Mme Rosier ; il la contraignit à se relever ; il l'attira sur sa poitrine, et l'embrassant avec une tendresse hypocrite, il s'écria :

Vous haïr et vous mépriser, ma mère, vous, sainte et chère martyre ! Croyez-vous donc que ce soit possible et, si vous le croyez, quel monstre d'ingratitude voyez-vous donc en moi ? Je vous aimais déjà sans savoir qui vous étiez, ne voyant en vous qu'une vivante incarnation du dévouement !... Aujourd'hui je sais tout ce que vous avez souffert, et mon attachement grandit de vos souffrances !... Je vous aime cent fois plus, et je vous vénère autant que je vous aime !

Aimée Joubert pleurait en prenant dans ses mains la tête de son fils, et couvrait son front de baisers où elle mettait toute son âme.

—Ainsi, c'est bien vrai ? murmura-t-elle. Tu me pardonnes ce que j'ai cru devoir faire ?...

—Je n'ai pas à vous pardonner !... je vous approuve !... je vous admire !... Pour prendre une telle résolution, il fallait un courage poussé jusqu'à l'héroïsme... Vous faites bien de marcher par tous les chemins à votre vengeance... Vous faites bien de chercher le misérable que je renie... Il a beau être mon père, si quelque hasard me le désignait, je serais le premier à vous dire : *Il est là ! que justice soit faite !*

La joie, une joie inattendue, inespérée, suffoquait Mme Rosier.

—Oh ! Maurice... oh ! mon enfant... bégayait-elle d'une voix à peine distincte. Que tu me fais de bien ! que tes paroles me rendent heureuse !

Le jeune homme embrassa de nouveau sa mère, la fit asseoir, se rassit lui-même et renoua l'entretien.

—Ainsi, demanda-t-il, cet homme, vous le cherchez encore ?

—Toujours... et je le chercherai jusqu'au bout, sans me décourager...

—Etes-vous sur sa trace ?

—Oui... Je sais qu'il est à Paris... je l'ai vu... je lui ai parlé... je le tenais ! Au dernier moment le démon qui le protège s'est déclaré pour lui ! ! Il m'a échappé...

—Vous êtes certaine que c'était bien lui ?

Mme Rosier fit un signe affirmatif.

Maurice continua.

—Et vous croyez qu'il est l'auteur du double crime dont tout Paris s'occupe en ce moment ?

—Sinon l'auteur, du moins le complice...

—Qui vous l'affirme ?

—Divers renseignements obtenus, et toute une série de probabilités.

—S'il n'est que le complice, quel serait le véritable assassin ?

—Je ne le sais pas encore, mais je le saurai... j'ai même le pressentiment que je le saurai bientôt.

—Vous m'avez dit que l'homme s'appelait Pierre Lartigues ?

—Oui...

—Serait-ce un des *Cinq* ? se demanda Maurice. J'aurai peu de peine à le découvrir... ajouta-t-il.

Mme Rosier tenait toujours son fils enlacé.

—Cher enfant, lui dit-elle, tu vois quelle situation t'a faite ta naissance... Avais-je raison de repousser pour toi toute idée de mariage ?...

—Je ne suis point de cet avis... répliqua Maurice.

—Comment ? fit Aimée Joubert stupéfaite.

—La situation est beaucoup meilleure, ou, si vous l'aimez mieux, moins mauvaise que vous ne le croyez. On doit vous aimer, vous estimer, compter sérieusement avec vous à la Préfecture... Votre présence suffira pour lever bien des difficultés et pour faire agir en ma faveur de puissants personnages...

—Quoi ! tu ne renonces point à tes projets ?...

—Je n'y renonce en aucune façon...

—Tu es donc sérieusement épris de cette jeune fille ?...

—Très sérieusement... mais nous parlerons de cela plus tard... Une seule chose me préoccupe en ce moment, c'est votre affiliation à la police... Ne consentiriez-vous point, pour l'amour de moi, à y renoncer ?...

—En ce moment c'est impossible...

—Pourquoi ?

—J'ai pris un engagement positif, et d'ailleurs, dans ton intérêt même, je dois persévérer...

—Dans mon intérêt ! ! répéta Maurice.

—Oui, dans celui de ton avenir ! Une somme considérable. (Cinq cent mille francs !) me sera remise à titre de prime, par le jeune comte Kouravieff, le jour où j'aurai pris et livré Lartigues... Le jeune comte, dont la fortune est immense, veut obtenir de Lartigues la preuve qu'en assassinant la comtesse il n'était qu'un instrument salarié... Cette preuve en mains, il châtiera le principal coupable. D'ailleurs si je m'arrêtais en ce moment sans achever mon œuvre, ce serait me fermer la porte des protecteurs puissants dont tu parlais tout à l'heure, et sur l'appui desquels tu as peut-être raison de compter...

—Faites donc, ma mère, dit Maurice, et que Dieu vous conduise ! J'ai hâte de vous voir réussir...

—Cher enfant, ces bonnes paroles doublent mon courage !... Elles me donnent l'espérance et la foi !... Oui, Dieu me conduira !... Oui, je traquerai les misérables, je les atteindrai, je les enverrai à l'échafaud, et tu seras heureux alors...

Maurice crut sentir passer sur son cou quelque chose de glacial.

On eût dit que le couperet de la guillotine venait d'effleurer sa chair.

En ce moment, on frappa deux petits coups à la porte de la chambre dans laquelle se trouvaient la police et son fils.

—Entrez... fit Mme Rosier, supposant bien que c'était sa servante qui venait de frapper.

Madeleine, en effet, ouvrit la porte.

Elle tenait à la main une carte de visite.

—C'est un monsieur qui voudrait parler à madame, fit-elle. Voici sa carte.

Aimée Joubert jeta les yeux sur le carré de carton porcelaine et tressaillit visiblement. C'était le comte Yvan.

Une expression de gêne se peignit sur sa figure.

—Je te demande pardon, mon cher enfant... dit la pauvre mère avec embarras. Je suis obligée de te quitter pour quelques minutes... C'est une personne que je dois recevoir... Mademoiselle, introduisez au salon...

—Bien, madame...

—Faites, je vous en prie, ma bonne mère... répondit Maurice. Je vous quitte.

—Tu ne veux pas attendre un peu et dîner avec moi ?... Nous avons tant de chose à nous dire...

—Au sujet des mesures que vous comptez prendre pour trouver l'assassin que vous cherchez ?...

—Non, et je t'en prie, je t'en supplie, Maurice, ne me parle jamais de cela...

—Je vous le promets...

Le jeune homme prit son chapeau.

—Décidément, tu pars ?...

—Oui... Je ne suis pas libre.

—Adieu donc !... ou plutôt au revoir !... A bientôt !... Il vit le comte au salon et sortit vivement.

LXIII

Maurice en sortant de chez sa mère avait pris une voiture.

Il s'était fait conduire rue de Suresnes.

La porte du petit hôtel lui fut ouverte par le muet Dominique.

Le jeune homme passa devant lui comme une trombe et s'élança dans la salle à manger du pseudo-capitaine Van Broecke.

Lartigues et Verdier étaient à table.

En voyant Maurice livide, défait les yeux hagards, ils poussèrent une exclamation d'étonnement.

Que se passe-t-il ? demanda Verdier avec angoisse. Maurice se laissa tomber sur un siège et s'écria :
Nous sommes perdus ! ...
Perdus ! répétèrent les deux bandits en pâlisant malgré leur sang-froid habituel.

Moi du moins...
Expliquez-vous vite !
Pas avant que vous ne m'ayez répondu... fit Maurice en se levant.

Si vous avez quelque chose à nous demander, soyez bref... répliqua Lartigues.

Je ne vous connais l'un et l'autre, commença le jeune homme, que sous les pseudonymes variés de Jules Thermis, de capitaine Van Broecke, d'abbé Méryss, et cætera... Ce sont là des appellations de pure fantaisie, et j'ignore vos noms véritables aussi bien que ceux des deux autres membres de l'association des *Cinq*... Jusqu'à ce jour ceci ne m'importait peu... Il n'en est plus de même à présent... J'ai besoin de savoir quel est celui des *Cinq* que la Cour d'assises condamnait à mort par contumace il y a vingt-trois ans, pour le crime d'assassinat commis sur la personne de la comtesse Kourawieff, et qui se nomme Pierre Lartigues.

Tandis que le jeune homme, haletant, prononçait avec des gestes de fou les phrases que nous venons de reproduire, Verdier lançait au faux capitaine Van Broecke un regard expressif pour lui commander le silence. Il avait jugé Maurice digne de faire partie de l'association, à laquelle du reste il s'était imposé, nous le savons, mais il avait peur de ce jeune homme dont une imprudence pouvait tout compromettre.

Donc il jugeait habile et sage de ne point mettre bas les masques devant lui.

—Ce Pierre Lartigues dont vous parlez n'existe plus, dit-il, et vous devez le savoir mieux que personne...

Mieux que personne ? répéta Maurice avec un accent interrogateur.

Oui, car il se cachait sous le nom de Gustave Perrier, et il a été tué par vous dans une voiture, rue Montorgueil, au moment de son arrivée à Paris.

L'envoyé de Michel Brémont... l'homme assassiné par moi se nommait Pierre Lartigues ?... fit d'une voix étranglée le fils d'Aimée Joubert.

Oui... mais pourquoi ce trouble !...
Maurice poussa un cri sourd.

Malheureux que je suis, balbutia-t-il en serrant sa tête entre ses mains, comme pour l'empêcher d'éclater, j'ai tué mon père !

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

I

Cette exclamation de Maurice : "Malheureux que je suis, j'ai tué mon père !" retentit comme un coup de tonnerre dans le petit salon de la rue de Suresnes.

—Votre père !... s'écria Lartigues abasourdi. Votre père... ah ça ! mais...

Il n'acheva pas.
Le faux abbé Méryss venait de lui saisir le poignet pour lui imposer silence, et ce fut lui qui reprit la parole :

—Expliquez-vous... dit-il à Maurice, que l'émotion semblait affoler.

—J'ai tué mon père !... répétait le jeune homme. Lartigues se sentait remué jusque dans les moelles.
—Parlez... parlez... balbutia-t-il à son tour.

Maurice prit sur la table une carafe, remplit d'eau un grand verre, le vida d'un trait, et retrouva le sang-froid nécessaire pour raconter à ses auditeurs stupéfaits tout ce que Mme Rosier lui avait raconté à lui-même.

Il arrêta son récit au moment où le comte Yvan venait de faire passer sa carte à Aimée Joubert.

Verdier et Lartigues avaient écouté Maurice avec autant de surprise que d'épouvante.

Lartigues, n'osant prononcer un mot, s'expliquait

la sympathie mystérieuse qui, dès le premier jour, l'avait poussé vers ce jeune homme, son fils, et attachait sur Maurice des regards pleins d'une admiration attendrie.

—Ah ! ah !... fit Verdier après un silence, le fils de la comtesse Kourawieff est à Paris, et il se ligue avec Aimée Joubert qui fait partie de la police et qui cherche Lartigues !... C'est sérieux et nous sommes vraiment menacés...

—Il faut nous débarrasser d'Aimée Joubert... dit Lartigues.

—Nous en débarrasser ! Comment ? demanda Maurice.

—En la supprimant, parbleu !

—Vous ne la supprimerez pas ! s'écria Maurice.

—Qui nous en empêchera ?

—Moi... C'est ma mère... répéta Maurice. C'est déjà trop d'avoir tué mon père, je vous empêcherai de toucher à ma mère...

—Assez de discussion inutiles ! dit impérieusement Verdier. Jusqu'à ce jour nous avons échappé aux recherches d'Aimée Joubert et du comte Kourawieff ; nous serons assez habiles pour y échapper encore... Tenons-nous sur nos gardes, redoublons de prudence et de précautions, travaillons sans relâche à la réussite de notre grand projet et, aussitôt millionnaires, nous passerons en Amérique où nous n'aurons plus rien à craindre...

* * *

A peine Maurice avait-il quitté l'hôtel de la rue de Suresnes que Lartigues s'écriait avec une sorte d'ivresse :

—C'est mon fils ! c'est mon fils ! Et tu m'as empêché de l'embrasser ! et tu lui as laissé croire qu'il a tué son père !...

—Certes ! répliqua le faux abbé Méryss, et je m'en vante !... J'agissais en homme sage ! Maurice était fou, surexcité, hors de lui-même... A quoi bon lui révéler en un tel moment un secret de cette importance ? Il saura que tu es son père quand il nous aura mis en possession de l'héritage d'Armend Dharville en nous débarrassant de Marie Bressolles et de Simone... Ce sera bien assez tôt...

—Si tu savais combien j'ai hâte de le serrer contre ma poitrine, de l'embrasser...

—Prends garde ! dit Verdier en riant. Tu deviens sentimental et béneuseur, c'est mauvais signe ! Tu vieilliss, mon bon !

—Que veux-tu, c'est mon fils, et je suis fier de lui ! Il est ce que j'étais à son âge...

Et deux grosses larmes mouillèrent les joues du bandit émérite.

—Allons, pas de faiblesse ! reprit Verdier. Redeviens homme... tu seras père plus tard, tout à ton aise... On nous menace, songeons à nous défendre !...

—Nous n'avons pas grand'chose à craindre de la policière... Son fils est notre otage... ou plutôt notre bouclier.

—Maurice ?

—Oui... Supposons qu'Aimée Joubert découvre en lui l'assassin du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil, te figures-tu qu'elle l'enverrait à la guillotine ?

—Non, je ne le crois pas...

—Et moi je suis sûr du contraire... Elle protégerait sa fuite et par conséquent la nôtre... Je te le répète, Maurice est pour nous une égide...

Laissons ensemble les deux misérables et rejoignons Aimée Joubert...

II

Un mois s'était écoulé depuis que Lartigues avait reconnu son fils.

Maintenant que Maurice savait tout, elle n'avait plus de précautions à prendre pour lui déguiser la vérité.

En conséquence elle restait souvent vingt-quatre heures absente de son logis, au grand désespoir de sa fidèle servante Madeleine qui se mourait d'inquiétude.

Maurice jouait avec sa mère la comédie de la tendresse filiale, et la jouait avec un talent de premier ordre.

La pauvre femme dupe de cette comédie, se serait trouvée absolument heureuse sans le noir souci résultant pour elle de ses recherches infructueuses.

A maintes reprises Maurice avait essayé de la questionner et de lui faire raconter ses démarches, ses projets, ses espérances.

Il s'était heurté chaque fois contre cette réponse :
—Souviens-toi ce que tu m'as promis, cher enfant. Ne me parle jamais de ces choses... J'aurai hâte de les oublier moi-même après le succès...

—Ce succès, du moins, est-il prochain ? demanda le jeune homme.

—Hélas ! à mesure que je marche le but semble reculer devant moi...

Ces paroles suffisaient pour rassurer Maurice.

La policière n'entrevoit point la victoire à courte échéance, donc il n'avait pour le moment, rien à craindre.

A l'hôtel Bressolles les choses n'étaient point rassurantes ; il s'en fallait même beaucoup.

Marie, quoique le péril causé par la morsure venimeuse n'existât plus, se trouvait dans un état d'atonie générale, d'affaiblissement physique et moral qui ne laissait pas d'étonner et même d'inquiéter le médecin Dufresne, ami de la maison.

Valentine, avons-nous besoin de l'affirmer, voyait avec indifférence, sinon même avec une joie de marâtre, cet état de dépérissement.

Maurice se montrait plus que jamais assidu près d'elle et très épris. Elle n'en demandait pas davantage.

Quant à l'ex-architecte, aimant sa fille plus que tout au monde, il passait ses jours et ses nuits dans une tristesse profonde.

Rue de Rennes tout allait plus mal encore qu'à l'hôtel Bressolles.

Une fluxion de poitrine avait suivi l'apparition d'Albert au bal de la rue de Verneuil.

Cette fluxion de poitrine était guérie, mais la maladie de cœur dont nous avons constaté les débuts grandissait.

Serait-il possible de l'enrayer ?

Les médecins réunis en consultation s'étaient prononcés pour l'affirmative, mais, tout en formulant une opinion rassurante, ils semblaient médiocrement convaincus.

Paul de Gibray, singulièrement vieilli depuis un mois, se forçait à sourire auprès de la couche de son fils, mais aussitôt dans son cabinet il cachait son visage entre ses mains et pleurait...

Mieux que les médecins nous connaissons la cause du mal mystérieux qui brisait les deux jeunes gens et qui pouvait les tuer.

Ce mal, c'était le désespoir d'amour.

Valentine avait eu la cruauté de dire à sa fille qu'Albert, condamné par la science, allait s'éteindre d'un jour à l'autre...

Les lèvres de Marie étaient restées muettes, mais sa pensée avait répondu :

—Eh bien ! s'il meurt, je le suivrai... Séparés sur la terre, nous serons réunis là-haut...

Albert, lui, se croyait certain que son père ne consentirait jamais à lui donner pour femme la fille de Valentine Dharville, et cette certitude agissait sur lui comme le plus dissolvant des poisons.

Le directeur général des postes, à la demande du préfet de police, du chef de la sûreté, du juge d'instruction et du procureur de la République, avait accordé l'autorisation de former un bureau d'examen des enveloppes de lettres partant pour l'étranger. Ce bureau fonctionnait, et Mme Rosier y passait trois heures chaque jour.

Mais là encore elle ne rencontrait que déception, et les ténèbres demeuraient insondables.